

**L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST par le P. M.-J. LAGRANGE, o. p. AVEC LA
SYNOPSIS ÉVANGÉLIQUE TRADUITE PAR LE P. C. LAVERGNE, o. p.**

NOTE LIMINAIRE

À vingt ans d'intervalle, *L'Évangile de Jésus-Christ*, par le Père Lagrange, garde un intérêt toujours actuel. Dans le conflit des idéologies contradictoires présentées tour à tour comme panacées contre le malaise profond dont souffre l'humanité, mais qui se révèlent invariablement décevantes, nombre d'esprits réfléchis se tournent vers la Révélation apportée au monde par le Maître qui pouvait dire un jour : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Leur désir est par conséquent de connaître cette « Bonne nouvelle » et le Père Lagrange la leur a rendue particulièrement accessible. À l'usage de ceux qui entendent puiser eux-mêmes aux sources directes, il avait présenté d'abord, dans une Synopse grecque, le texte intégral des quatre Évangiles groupés sur une trame motivée. La synthèse historique et doctrinale qu'il en dégagait ensuite, dans *L'Évangile de Jésus-Christ*, s'adressait aux catégories les plus diverses de lecteurs, mais supposait un constant recours à la Synopse.

Une suggestion maintes fois renouvelée demandait la fusion des deux ouvrages. Malgré les difficultés inhérentes aux conditions actuelles de l'édition française, l'éditeur le plus obligeant a bien voulu la réaliser dans un volume qui juxtapose, suivant l'ordre des péripécies, le texte de la Synopse, traduit en français par le Père Lavergne, et l'exposition synthétique du Père Lagrange. Une impression moins dense et un format moins compact en rendront l'utilisation plus facile à tous les yeux, sans entraîner pour le livre des proportions encombrantes.

Jérusalem, le 10 mars 1953.

L. H. VINCENT, O. P.

LETTRE DE S. ÉM. LE CARDINAL PACELLI

Secrétaire d'État de Sa Sainteté Pie XI

AU R. PÈRE LAGRANGE

Du Vatican, 25 mars 1930.

Mon Très Révérend Père,

Il m'est particulièrement agréable de vous dire la paternelle bienveillance avec laquelle le Souverain Pontife a accepté l'hommage de votre beau travail intitulé « l'Évangile de Jésus-Christ ».

Sa Sainteté vous remercie de tout cœur de ce témoignage de vénération filiale envers son Auguste Personne et vous félicite d'avoir ajouté à la série des « Études Bibliques » ces pages qui sont un nouveau coup de sonde dans le domaine insondable de la parole divine.

En formant des vœux pour que votre « Évangile de Jésus-Christ » donne au plus grand nombre possible d'âmes la nourriture dont on a un si grand besoin de nos jours, le Souverain Pontife accorde bien de cœur à l'œuvre et à l'ouvrier, comme gage de sa paternelle bienveillance et des meilleures faveurs d'en haut, une particulière Bénédiction apostolique.

E. CARDINAL PACELLI,
Secrétaire d'État.

AVANT-PROPOS

Il existe en français d'admirables Vies de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Celle de M. l'abbé Fouard¹ date de 1880, et l'on peut dire qu'elle n'a pas vieilli, tant les lignes en sont nettes, les récits agréables, l'information sûre. Beaucoup la tiennent pour la meilleure.

Mgr Le Camus² insiste beaucoup plus sur l'explication du texte évangélique : sa critique avertie, la finesse de ses analyses ont assuré son succès.

Le Jésus-Christ de P. Didon³ est l'œuvre longuement méditée, écrite dans la solitude, d'un apôtre qui connaissait admirablement son temps. C'est la conscience moderne mise en présence d'un fait ancien, toujours actuel, et qui conclut à la divinité de Jésus-Christ.

Tout récemment, comme couronnement de ses travaux d'exégèse, M. Fillion⁴ a publié une vie qu'il intitule : exposé historique, critique et apologétique. On ne saurait exiger rien de plus complet, ni de plus au courant.

Et il faudrait citer encore les œuvres de M. Lesêtre, du P. Sertillanges, et tant d'autres livres excellents et qui font beaucoup de bien.

On sait aussi avec quelle impatience on attend la publication de Jésus-Christ, par le regretté P. de Grandmaison, dont la première esquisse dans le Dictionnaire apologétique fait prévoir l'importance hors de pair.

Alors pourquoi écrire encore sur le même sujet ?

L'auteur de cet ouvrage avoue en toute simplicité qu'il se l'est demandé jusqu'au bout en le composant. Se croyant obligé de consulter les ouvrages déjà parus, il a dû renoncer à le faire d'une façon suivie, pour n'être pas découragé en voyant les mêmes choses déjà dites, et si bien dites.

Mais enfin l'évangile est insondable, et l'on n'écrira jamais trop sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, si cela peut être utile à quelques âmes seulement. Toutefois j'ai renoncé à proposer au public une « Vie de Jésus » selon le mode classique, pour laisser parler davantage les quatre évangiles, insuffisants comme documents historiques pour écrire une histoire de Jésus-Christ comme un moderne écrirait l'histoire de César Auguste ou du cardinal de Richelieu, mais d'une telle valeur comme reflet de la vie et de la doctrine de Jésus, d'une telle sincérité, d'une telle beauté, que toute tentative de faire revivre le Christ s'efface devant leur parole inspirée. Les évangiles sont la seule vie de Jésus-Christ qu'on puisse écrire. Il n'est que de les comprendre le mieux possible.

Ceux-là ont pénétré plus avant que tous dans leur esprit qui en ont fait le thème de pieuses méditations. La vie de Jésus-Christ par Ludolphe le Chartreux, ancien dominicain, est le modèle de ce genre.

Mais tout le monde n'a pas reçu ce don. Plusieurs, de notre temps, inquiets de tant d'attaques contre les évangiles, se demandent ce que vaut encore leur témoignage.

Pour s'en rendre compte, il faut les étudier chacun en particulier, et j'ai cru devoir pousser la préoccupation de ne pas les expliquer l'un par l'autre jusqu'à ce point de n'envisager jamais d'avance leur accord définitif sur les lignes d'une vie de Jésus. Saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean ont chacun leur génie propre, leurs informations

¹ Deux volumes, Paris, Lecoffre.

² Trois volumes, Paris, Oudin.

³ Deux volumes, Paris, Plon et Nourrit.

⁴ Trois volumes, très denses, Paris, Letouzey.

spéciales, leur but, leur méthode, et c'est chacun d'eux séparément qu'il faut interroger sur son secret.

Mais, ce travail exécuté dans la mesure de mes forces, – chacun ne peut jouer que de son instrument, me disait mon maître des novices, – il fallait cependant se demander si ces quatre évangiles aboutissaient à une harmonie ou à une discordance réelle. À vrai dire on se le demande depuis longtemps, depuis que Tatien, au II^e siècle, a conclu à l'accord par le fait en composant cette harmonie où il mêlait en un seul les textes des quatre évangiles. Cette conclusion, prématurée et excessive, avait fait prédominer la recherche de l'harmonie, au risque de méconnaître parmi nous certaines différences appréciables, et cela même de nos jours.

La critique indépendante, elle, suivait précisément la tendance contraire. Elle divisait, mettait en morceaux, pulvérisait. Aujourd'hui encore c'est le dernier mot de tant d'efforts que d'arriver à une poussière de traditions tantôt en lutte les unes contre les autres, tantôt dérivées les unes des autres, moins heureuses que les atomes de Démocrite, puisqu'elles n'arrivent jamais à constituer un tout vivant.

Et certes l'analyse est légitime, et cette opération délicate peut n'avoir qu'un résultat négatif, à savoir dans le cas où l'on n'aboutirait à reconnaître aucune histoire qui fût vraisemblable, sinon tout à fait établie. C'est l'opinion, semble-t-il, de la critique radicale, celle qui parle le plus haut : il en est même qui ont conclu de l'examen de la tradition que Jésus n'avait pas existé.

Ce fut un scandale dans le camp de critiques très incisifs, mais qui ne pouvaient concevoir le grand incendie du christianisme sans une allumette. Ils n'ont pas pour cela compris le devoir qui s'imposait à eux d'essayer loyalement si la tradition, la supposât-on morcelée à l'origine, divergente sur l'ordre des faits, sur plus d'un détail, ne se laissait pas cependant ramener à l'unité de la vie.

C'est ici qu'intervient l'admirable mot d'*Héraclite*, le ténébreux d'Éphèse : **MIEUX VAUT ACCORD TACITE QUE MANIFESTE**. Que voulait dire au juste ce penseur concis à l'excès, mais dont les images reflètent des vues élevées ? Sans doute que l'harmonie cachée, réalisée dans le désordre apparent des choses par la raison universelle, est plus puissante et plus belle que l'harmonie que chacun croit pouvoir constater au dehors. Mais si cela est vrai du monde extérieur, combien plus dans l'ordre de la pensée ! Deux manuscrits, si l'un est copié sur l'autre, ne comptent que pour un ; deux auteurs dont l'un suit l'autre servilement n'apportent qu'un témoignage. Mais deux manuscrits quelquefois divergents supposent deux sources, et leur accord devient significatif. Chaque auteur qui a ses informations et les distribue à sa façon est un témoin qu'il faut écouter, et si deux témoignages, après avoir paru se contredire dans la manière de raconter un fait, sont cependant d'accord sur le fond des choses, cet accord est plus imposant que s'ils s'étaient donné le mot qu'ils répètent.

Entrant dans le vif sur ce point, deux savants parfaitement indépendants ont écrit⁵ : « La concordance vraiment concluante n'est pas, comme on l'imaginerait naturellement, une ressemblance complète entre deux récits, c'est un croisement entre deux récits différents qui ne se ressemblent qu'en quelques points. La tendance naturelle est de regarder la concordance comme une confirmation d'autant plus probante qu'elle est plus complète ; il faut au contraire adopter la règle paradoxale que la concordance prouve davantage quand elle est limitée à un petit nombre de points. Ce sont les points de concordance de ces affirmations divergentes qui constituent les faits historiques scientifiquement établis. »

Une réserve est nécessaire : la concordance a son importance si un auteur postérieur, s'étant informé, s'en tient à la relation du précédent. Mais ce qui importe ici, c'est que les divergences secondaires entre les témoins ne peuvent être alléguées contre la réalité d'un

⁵ Ch. V. Langlois et Seignobos, Introduction aux études historiques, 3^e édition, Paris, 1905, p. 172 s.

fait, si les différences peuvent se résoudre à l'unité en tenant compte de la diversité du point de vue.

Rien n'empêche les critiques de procéder à cette opération de synthèse, rien, si ce n'est qu'ils sont absorbés par la démolition et jugent d'avance impossible la réparation du désastre qu'ils consomment à plaisir.

Peut-être des écrivains catholiques se sont-ils sentis gênés par le dogme de l'inspiration. Les décisions de l'autorité ecclésiastique ne permettent pas d'admettre des divergences réelles, même secondaires, entre les écrivains sacrés. Mais il n'en est pas de même pour l'ordre des faits. Si l'on était obligé de regarder comme des affirmations distinctes d'une suite réelle les soudures opérées entre divers enseignements du Sauveur pour composer un grand discours, ou même les formules « après cela », ou bien si la place différente assignée à certains faits, des nuances du récit dans les paraboles ou les épisodes, obligeaient à doubler perpétuellement les discours et les faits, il serait impossible d'écrire une vie de Jésus-Christ qui résistât à une argumentation critique. Mais saint Augustin, si positif dans sa conviction de l'inerrance des écrivains sacrés, a posé lui-même le principe qu'un auteur a pu placer plus tôt dans le temps ce qu'un autre a mis plus tard, et c'est en usant de ce critère qu'il a pu composer son ouvrage sur l'accord des évangiles. Il a même posé le principe d'une harmonisation raisonnable en admettant non seulement qu'un évangéliste a pu taire ce qu'un autre avait écrit, mais encore qu'il a pu le dire d'une autre manière, de sorte que l'intelligence du fait ressorte pour le lecteur de la comparaison des différentes manières. Le texte est admirable et fécond dans sa concision : non enim discrepant rebus, si alius aliquid dicit quod alius tacet, aut alio modo dicit ; magis autem conlata invicem iuvant, ut legentis intellectus regatur⁶. Nous avons le devoir d'imiter cet oracle de la théologie et même de donner à sa méthode plus d'extension.

Cependant voici une difficulté nouvelle. Si d'après nous les évangélistes ont déplacé les faits, réparti les discours sans se soucier de l'ordre chronologique, nous voilà dans le chaos. Même si nous ne sommes pas avertis par leurs divergences, nous nous sommes mis en état de soupçonner toujours leur peu de souci de l'ordre du temps : Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Et c'est bien cette difficulté qui nous a empêché de répondre jusqu'ici à de très obligeantes et très pressantes sollicitations d'écrire une vie de Jésus selon l'ordre des faits.

Nous nous sommes hasardé à choisir en publiant une synopse en grec, puis en français, avec le concours du R.P. Ceslas Lavergne⁷. C'était indiquer que l'ordre de saint Luc et surtout la chronologie de saint Jean devaient servir de base à une vie de Jésus, autant qu'on peut l'écrire, et comme notre prétention se bornait à présenter l'évangile sous ce jour, le présent ouvrage n'est guère qu'un commentaire rapide de la synopse avec quelques indications historiques, en suivant l'ordre des faits plus ou moins certain, plus ou moins vraisemblable, ou seulement conjectural. En le lisant la synopse en main il sera moins obscur et ses imperfections seront corrigées par la lumière des textes.

Cependant je me suis efforcé de le rendre intelligible à ceux qui n'ayant que ce livre sous la main ne pourraient donner beaucoup de temps à cette étude, et je voudrais pouvoir dire, à des personnes absorbées par un travail manuel. Par là même il ne paraîtra pas suffisamment établi sur des raisons plausibles à ceux qui connaissent les difficultés du sujet. Il leur arrivera de penser, et ils ne se feront pas faute de dire que je les saute à pieds joints. De fait je ne prétends pas les avoir jamais toutes résolues, mais j'ai abordé dans les commentaires de chaque évangéliste celles que je connaissais et qui me paraissaient sérieuses. Ce serait une exigence extravagante que d'obliger le public à lire ces

⁶ Lettre CXCIX, 25. [Quoique l'un dise ce que l'autre passe sous silence, ou qu'il le raconte d'une autre manière; au contraire, quand on les rapproche, ils se prêtent un mutuel appui, au grand avantage de celui qui lit]

⁷ Les notes de la synopse française sont son œuvre.

commentaires, sous prétexte que ce dernier ouvrage repose sur eux. Mais il m'était peut-être permis de fonder, sur ce que j'ai essayé de montrer solide, une exposition accessible aux personnes qui m'ont prié de leur épargner l'apparence même de l'érudition⁸.

L'accord réalisé sans violence est d'ailleurs en lui-même une preuve de plus que les textes sont l'image d'une réalité.

Lorsque les différents évangiles fournissent pour un même récit des traits particuliers qui s'enchâssent sans aucune peine, il m'est arrivé d'en composer un récit. Le plus souvent il m'a paru tout indiqué d'emprunter à chaque évangéliste les textes où il semble avoir excellé. Lorsque saint Matthieu, saint Marc et saint Luc racontent le même fait, j'ai suivi d'ordinaire saint Marc, qui paraît toujours avoir mieux conservé le ton primitif de la catéchèse de saint Pierre. Dans les discours il en est ordinairement de même de saint Matthieu, comparé à saint Luc. Saint Jean est l'ami, celui qui a le mieux pénétré dans l'intime de la pensée. Nous avons déjà dit que saint Luc l'emporte comme historien.

Cette indication générale dispensera de multiplier les références. Les textes sont parfois analysés ou paraphrasés, souvent cités littéralement.

Les chiffres entre parenthèses après les titres renvoient aux numéros de la synopse.

Étant donné le caractère de l'ouvrage, les notes sont surtout destinées à souligner les rapports des évangélistes entre eux.

Je remercie très cordialement le R.P. Vincent et le R.P. Barrois dont les cartes et plans sont de précieux documents pour suivre les faits sur le sol. Le P. Vincent a bien voulu pousser la complaisance jusqu'à employer mon orthographe de préférence à la sienne dans le cas de Bézatha qu'il Bézetha.

Les photographies sont en grande partie l'œuvre du R.P. Raphaël Tonneau, qui les a faites exprès. Je le remercie aussi des corrections qu'il m'a suggérées après la lecture du manuscrit et des épreuves.

En écrivant cet essai, je n'ai cessé d'implorer l'assistance de la très sainte Vierge Marie. Je la supplie de le bénir. J'aurais voulu qu'il fût irréprochable dans l'ordre de l'information et de la critique. Il est si peu relevé de réflexions pieuses que j'ose à peine dire qu'il a pour but de faire mieux connaître et aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais la divine impassibilité des évangélistes n'est-elle pas l'expression la plus émouvante de l'étonnement de l'âme en présence du mystère de la Rédemption ? L'amour vient après dans la méditation des textes sacrés, lumière, force, vie. C'est à eux qu'il faudra toujours revenir.

Fr. Marie-Joseph LAGRANGE

Jérusalem, mai 1928

⁸ Il y a surtout un renvoi perpétuel tacite aux commentaires pour les indications bibliographiques et les références aux sources. Je renverrai quelquefois au bel ouvrage de MM. Strack, *Kommentar zum neuen Testament aus Talmud und Midrasch*, jusqu'à présent trois volumes parus, que je n'avais pu encore utiliser.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

- Jn* Saint Jean. Jo. – dans les notes.
Lc Saint Luc.
Mc Saint Marc
Mt Saint Matthieu
† Passage de saint Jean ou de saint Luc que nous avons déplacé de son contexte pour mieux suivre l'ordre chronologique.
* Passage des mêmes, lorsqu'ils semblent s'écarter de cet ordre.
[] Mots ajoutés par nous pour plus de clarté.
() Mots conservés dans la Vulgate, mais qui semblent avoir été ajoutés au texte original par des copistes.
[[]] Mots qui ont peut-être fait partie du texte original, mais que la Vulgate Clémentine n'a pas conservés. Il n'y a que trois cas (voir aux §§ 164, 282 et 313).

TABLE DU CHAPITRE PREMIER

L'évangile de l'origine divine et humaine de Jésus

La bonne nouvelle

Annonce de la naissance du précurseur

L'annonciation à Marie

La visite de Marie à Élisabeth

La nativité du précurseur. Il se retire au désert

Joseph assume la paternité légale de Jésus

La généalogie de Jésus

La naissance de Jésus à Bethléem

Les observances légales

L'hommage des mages. La fuite en Égypte

Le retour à Nazareth

Jésus dans la maison de son Père

Jésus à Nazareth

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST

PROLOGUE DE L'ÉVANGILE (2)

Lc 1. ¹Puisque précisément plusieurs ont entrepris de composer un récit des faits accomplis parmi nous, ²d'après ce que nous ont transmis ceux qui ont été dès le début témoins oculaires et serviteurs de la parole, ³il m'a paru bon, à moi aussi, qui, depuis longtemps, m'étais appliqué à tout connaître exactement, de t'en écrire avec ordre, noble Théophile, ⁴afin que tu saches bien la solidité de l'enseignement que tu as reçu.

Ni saint Matthieu ni saint Marc n'ont mis de prologue à leur évangile. Celui de saint Jean n'est point une préface d'auteur, mais une conception théologique qui donne un aspect spécial à la doctrine du Fils de Dieu. Nous le retrouverons donc à la fin de ces pages. Il reste le petit avant-propos de saint Luc, très lumineux, et qu'on voudrait cependant plus explicite⁹.

La coutume s'était établie parmi les Grecs de dédier les œuvres littéraires à quelque personnage distingué, et cet usage avait pénétré chez les Juifs. Luc adresse donc son petit livre à Théophile, une Excellence parmi les chrétiens, qui nous est d'ailleurs inconnu.

Quelques années plus tard, Josèphe, Juif écrivant sur les choses juives pour les Romains, crut devoir insister longuement sur son impartialité. Luc, comme Polybe, a pensé que cela allait de soi. D'ailleurs il n'a pas dissimulé que son but était d'établir pour son noble ami la solidité de l'enseignement qu'il avait reçu. C'était avouer un dessein apologétique, selon le terme qui a prévalu depuis, et c'est aussi celui que saint Jean professe très nettement : ces miracles ont été écrits *afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu*¹⁰.

Les apologistes ont trop souvent une réputation assez fâcheuse. Comme certains avocats, ils ne seraient pas sévères sur le choix de leurs arguments, pourvu que chaque paquet arrive à son adresse, les mauvaises raisons aussi, en faveur des juges qui ont l'esprit mal fait.

Mais pour un historien comme Luc, qui prétend être digne de ce nom, les juges, outre Théophile lui-même, sont une élite cultivée. Et précisément l'ambition de faire triompher une noble cause oblige à ne se servir que de faits incontestables. Pour cela il faut recourir aux meilleurs témoins. C'est bien ce que professe Luc, qui, dès le temps où il fut associé à la prédication apostolique, s'appliqua à connaître exactement les faits. Cela lui était d'autant plus facile qu'il entraînait ainsi en relations avec ceux qui avaient été dès l'origine des témoins oculaires, les Apôtres et les premiers disciples. Prêchant d'abord parmi les Juifs qui venaient de condamner Jésus sur de faux témoignages, se posant, eux, en témoins véridiques, ils n'auraient rien avancé de faux sans être aussitôt contredits avec une hostilité passionnée. Un auditoire complaisant est tout disposé à accueillir des histoires agréables, fussent-elles merveilleuses, si elles sont contées autour d'un foyer, se mêlant aux rêveries du soir : cela n'a pas de conséquence. Mais les disciples de Jésus osaient reprendre une œuvre condamnée par les chefs de la nation comme attentatoire à la religion traditionnelle. La seule tentation d'apologie à laquelle on pouvait craindre qu'ils n'eussent succombé, c'eût été d'atténuer les traits trop accusés, de représenter Jésus comme docile à la Loi, déférent envers les Docteurs, respectueux envers le sacerdoce. Ils méritaient une pleine confiance lorsqu'ils reproduisaient telles quelles les actions et les paroles qui l'avaient fait condamner. Aussi leur témoignage

⁹ C'est dès ce début, et même surtout ici que nous sommes obligé de renvoyer pour les preuves aux introductions des Commentaires.

¹⁰ Jo XX, 31.

fut-il dès le premier jour puni par l'emprisonnement. Luc avait été témoin plus d'une fois du soulèvement de haines qui l'avait accueilli, sans qu'on osât contester les faits. Il était donc sûr de ce témoignage qu'il produisait à son tour.

Il n'était pas le premier ; plusieurs l'avaient précédé dans le récit de faits qui, pour tant d'hommes, avaient été le principe d'une vie nouvelle. Mais il ne les désigne pas. La tradition nomme saint Matthieu et saint Marc ; l'érudition en pressent d'autres. Quels sont les rapports entre ces divers écrivains, comment suppléer au silence de Luc ?

Si ancienne que soit l'écriture aux origines du christianisme, elle a dû être précédée de l'enseignement oral qu'elle consigne et qu'elle conserve, sans en épuiser le contenu. L'enseignement d'une nouvelle doctrine comprend souvent un certain nombre de points qu'il peut paraître plus à propos de transmettre seulement de vive voix, du moins au début. Mais, pour y attirer les esprits, il faut nécessairement faire connaître la personne et les actes de celui qui l'a proposée. Il allait sans dire pour des Juifs que toute doctrine devait être avancée au nom de Dieu, et confirmée par des miracles, à moins qu'elle ne fût une simple invitation à la pratique de la Loi. Ce que nous nommons la catéchèse comprenait donc un tableau de la prédication de Jésus, et un récit des actes qui l'autorisaient. Le premier maître de cette catéchèse fut naturellement celui qui avait été associé de plus près à l'œuvre du Maître, le compagnon de ses courses, le chef incontesté de ses disciples, Simon-Pierre. Il prononça le premier discours de catéchèse, le premier évangile, dont il avait fixé le point de départ au baptême de Jean et le terme à l'ascension de Jésus dans le ciel¹¹.

Entre ces deux points extrêmes, Pierre choisissait ensuite, pour les raconter en témoin oculaire, les épisodes les plus significatifs, les paroles les plus caractéristiques, et ce thème une fois donné, l'évangile avait un cadre.

Parmi les disciples il en était un qui avait l'habitude d'écrire, le publicain Lévi, devenu l'apôtre Matthieu, formé à concentrer sa pensée dans des formules saisissantes et claires, imposant ses arguments comme jadis une note à payer. Il prit pour base les récits que Pierre avait narrés avec sa manière spontanée, et les mit au service d'une dialectique nourrie de l'Ancien Testament, afin de prouver que Jésus de Nazareth était bien le Messie attendu, le promulgateur d'une loi morale, la même que l'ancienne, et meilleure par la perfection de la charité. Le charme et la vie des récits étaient quelque peu sacrifiés à leur valeur comme preuves, mais les paroles du Sauveur, recueillies surtout dans cinq amples compositions, avaient retenu leur son, en même temps que leur sens primitif, dans cette langue araméenne qui était celle du pays et par conséquent de Jésus.

On peut supposer aussi que d'autres frères avaient rédigé tel souvenir qui leur était cher. La Passion de Jésus était le patrimoine sacré de tous, et fut probablement la première racontée, la première écrite.

Cependant Pierre était allé fonder à Rome le siège de sa primauté. Il y continuait sa catéchèse, avec chaleur, avec naturel, se laissant aller au souvenir encore présent des détails, reproduisant leur impression sur son âme attendrie. Cette fraîcheur d'émotion, duvet léger qu'un souffle emporte, cette image de la vie reflétée dans une mémoire fidèle, allaient-elles donc disparaître avec lui ? Ses auditeurs prièrent saint Marc son disciple de reproduire ces récits : il le fit sans s'arrêter aux maximes de Jésus, soit que Pierre insistât moins sur ce point, soit que les admirables compositions de Matthieu y eussent déjà pourvu.

Saint Matthieu, appliqué surtout à administrer la preuve que Jésus était le Messie, n'avait pas eu grand souci de l'ordre des faits. Saint Marc suivit une marche qui paraissait plus vraisemblable. Elle donnait à peu près satisfaction à Luc. Et où aurait-il trouvé, lui qui n'était que disciple des Apôtres, qui n'avait pas suivi Jésus, un guide plus sûr que le dépositaire de la catéchèse de saint Pierre ? Il accueillit donc dans son ouvrage à peu près tout

¹¹ Act. 1, 22 ; 2, 22 sq.

ce que contenait le second évangile, et le plus souvent avec la même suite des épisodes. Cependant il avait conscience d'avoir mieux réussi ce point, grâce à un dessein plus arrêté, servi par des informations précises ; en effet il promet d'*écrire avec ordre*. Mais l'ordre de l'ancienne histoire, composée avec art, n'était pas nécessairement l'ordre purement chronologique des annales primitives.

Aux événements Luc voulut joindre des discours, répartis selon les circonstances, puisqu'il attachait beaucoup d'importance à mettre chaque chose à sa place, au risque de détruire l'harmonie des grandes compositions de saint Matthieu. Il est probable que les Grecs, plus touchés des maximes éternelles que de la controverse avec les Pharisiens, avaient surtout traduit, et de très bonne heure, quelques discours de l'évangile araméen de saint Matthieu. Saint Luc a donc pu les lire sans connaître le reste de cet évangile : de toute façon les faits et leur ordre, la coordination des paroles, ont eu très peu d'influence sur lui.

Il lui était aussi loisible de constater dans saint Marc – peut-être dans saint Matthieu, s'il l'a connu entièrement – une lacune considérable. Marc n'ignorait pas que Jésus avait prêché en Judée¹², mais il s'était renfermé dans l'horizon de la Galilée, et avait conduit Jésus des bords du lac à Jéricho peu avant la dernière semaine.

Luc apprit, peut-être par des disciples rencontrés à Césarée, peut-être par Jeanne, femme de Chouza qu'il est seul à nommer, et en deux circonstances¹³, ce qui s'était passé en Judée pendant une mission qui dura quelques mois. Il l'a donc raconté, mais non plus avec cette vue des lieux, cette précision sur les circonstances et les acteurs du drame qui étaient le don de Pierre. Sûrement celui-ci, Galiléen pur sang, n'était pas aussi à son aise en Judée, et peut-être n'était-il pas toujours présent lors de ce voyage. C'est ainsi que Luc contient toute une partie propre, qui est un trésor inappréciable, mais moins circonstanciée que ce qui s'est passé au bord du lac.

Le prologue de saint Luc ne pouvait faire aucune allusion au quatrième évangile, composé plus tard. Celui-ci est l'œuvre de Jean, fils de Zébédée, le disciple que Jésus aimait. Reprenant pour son compte le thème de l'évangile, sûr d'interpréter la pensée profonde d'un cœur qui lui avait été ouvert, Jean composa ce que les anciens Pères appelaient l'évangile spirituel. Il connaissait certainement les trois évangiles de Matthieu, de Marc et de Luc. Il ne les a pas glosés, il ne s'est pas non plus borné à leur donner des compléments. Il a suivi sa voie, évitant cependant de répéter ce que tout le monde savait, à moins qu'une redite, modifiée selon sa manière et ses souvenirs, ne fût nécessaire à la marche de son œuvre. Il a tenu à marquer certains points d'itinéraire, à mieux distinguer les époques. C'est grâce à lui que nous connaissons plusieurs lieux de la Palestine du temps de Jésus, que nous savons que son ministère a duré deux ans et quelques mois, et qu'il a porté la parole à Jérusalem dans chacune des grandes fêtes de Pâque, de la Pentecôte, des Tabernacles et de la Dédicace.

Nous avons déjà dit que l'évangile de saint Matthieu, écrit en araméen, a été traduit en grec. Le traducteur en a fait son œuvre personnelle, conservant la substance de l'évangile araméen, mais en se rapprochant probablement de saint Marc, ne fût-ce que par quelques détails.

La date précise des évangiles n'est pas connue avec certitude. Saint Marc et saint Matthieu grec sont certainement antérieurs à l'an 70, date de la ruine de Jérusalem, mais probablement beaucoup plus anciens, du moins l'original de saint Matthieu. Saint Luc qui a utilisé saint Marc a écrit l'évangile avant les Actes des Apôtres terminés avant l'an 67, date du martyre de saint Paul, ou peut-être un peu plus tôt.

Ce sont ces quatre évangiles qui nous serviront à parcourir la vie de N.-S. Jésus-Christ, et nous aurons l'occasion de constater leur harmonie sans rien atténuer de ce qui est leur originalité propre.

¹² Mc 10, 1.

¹³ Lc 8, 3 ; 24, 10.

CHAPITRE PREMIER

L'ÉVANGILE DE L'ORIGINE DIVINE ET HUMAINE DE JÉSUS

La bonne nouvelle

Évangile signifie bonne nouvelle. Cette bonne nouvelle fut d'abord celle qu'a proclamée Jésus après le Baptiste : Le règne de Dieu est proche. Quand ses disciples eurent compris que cette bonne nouvelle était devenue une réalité par le fait même de Jésus, mort et ressuscité pour le salut des hommes, la bonne nouvelle devint plus précise, ce fut la doctrine de Jésus et sur Jésus portée par les Apôtres et proposée à la foi des Juifs puis des Gentils.

C'est ainsi que saint Paul, qui peut-être employa ce mot le premier, prêcha l'évangile, c'est-à-dire le salut en Jésus¹⁴, pour ses fidèles, par la vertu de sa Passion.

Les autres Apôtres, témoins des faits de la vie du Sauveur, saint Pierre surtout, s'étendirent sur les circonstances de sa vie, ses paroles et ses miracles, et cela aussi était l'évangile. Nous avons déjà vu qu'il commençait, selon le programme arrêté par saint Pierre, au baptême de Jean et se terminait à la résurrection et à l'ascension. Saint Marc, disciple de Pierre, n'a pas compris autrement l'évangile.

On pouvait estimer qu'il était inutile de remonter plus haut. Les faits relatifs à l'enfance du Sauveur n'avaient pas transpiré dans le public. Ils n'avaient contribué en rien à faire naître la conviction dans l'âme des disciples, car Jésus passait pour le fils de Joseph élevé à Nazareth ; il semble qu'on pourrait les omettre si l'on voulait seulement se rendre compte de l'impression qu'ont produite sur les Juifs les paroles et les actes de Jésus, et se transporter par la pensée à ces premiers jours pour éprouver en soi-même l'effet de ces paroles et de ces miracles. On a même proposé d'y voir un préambule à la foi qu'une conclusion tirée après coup de la croyance chrétienne, formée par le ministère public du Sauveur seulement. Mais les chrétiens tenaient ces faits pour assurés et ils le sont, quoique nous ignorions dans quel temps les Apôtres en ont été informés. Aussi lorsque saint Matthieu se proposa d'établir solidement en faveur des Juifs convertis et contre les Juifs incrédules que Jésus était bien le Messie, il lui parut opportun de remonter jusqu'à ses origines, de prouver par un livret généalogique qu'il descendait bien de David, que son origine comme Fils de Dieu, c'est-à-dire sa conception surnaturelle avait été prophétisée par l'Écriture, comme aussi sa naissance à Bethléem et son séjour à Nazareth.

Puis saint Luc, venu après saint Marc, a voulu raconter aussi selon leur ordre les faits relatifs à l'enfance. Nous comprenons parfaitement maintenant, et seulement depuis quelques années, comment ces récits de l'enfance appartiennent vraiment à l'évangile, sont même l'évangile au propre sens du mot chez les anciens. Désormais l'opportunité du récit de saint Luc apparaît clairement dans l'ambiance mieux connue de son temps. Il n'emploie jamais le mot d'évangile, mais il dit deux fois *évangéliser*, *annoncer la bonne nouvelle*, dans le récit de l'enfance. Et l'on sait aujourd'hui que c'était précisément le cas d'après les usages du temps.

Lorsque les souverains orientaux ont commencé d'être appelés Sauveurs et dieux sauveurs, leur naissance prit du même coup une portée décisive. C'était leur origine divine qui en faisait des dieux : elle était consacrée, manifestée à tous par leur naissance¹⁵. Dès l'an 238 avant J.-C. la naissance du roi Ptolémée était signalée comme point de départ de beaucoup de

¹⁴ *Rm* 1, 9 ; *I Cor* 9, 12 ; *II Cor* 9, 13, etc.

¹⁵ Pour les textes qui suivent, voir : *Le prétendu messianisme de Virgile*, *Revue biblique* (1922) p. 570 s. [*Revue biblique*, citée désormais : *RB*]

biens pour tous les hommes. Pour Antiochus de Commagène (de 69 à environ 34 avant J.-C.), sa naissance et son couronnement ont été des épiphanies divines. C'est à ce même moment que Virgile, annonçant au monde le maître qui devait faire renaître l'âge d'or, en saluait les prémices dans une enfance miraculeuse. Enfin en l'an 9 avant J.-C., le proconsul d'Asie Paullus Fabius Maximus proposait de commencer l'année civile par le jour de la naissance d'Auguste. « On se demande, disait-il dans sa proclamation, si le jour natal du très divin César est plus agréable ou plus utile, jour que l'on pourrait justement comparer au commencement de toutes choses, et sinon par la nature, du moins par l'avantage, puisqu'il a mis debout tout ce qui était en déchéance ou tombé dans l'infortune, et qu'il a donné un autre aspect au monde entier, qui aurait succombé à la corruption, si César n'était né, bonheur commun de tous. » Et ce jour natal de César-Auguste était précisément pour le monde le commencement des bonnes nouvelles, des évangiles ! Car l'avènement de chaque prince était la seconde bonne nouvelle. C'est ainsi qu'en l'an 54 Néron fut annoncé comme l'espérance de tous les biens et le bon génie de l'Univers¹⁶.

Saint Luc s'est donc conformé au protocole officiel ? — Peut-être, mais dans quelles conditions ! Il a plutôt relevé le défi lancé par l'orgueil personnel des monarques ou par l'adulation des courtisans. Il a revendiqué le titre de Sauveur pour un enfant né dans une crèche, et qui n'avait encore que peu d'adorateurs. L'événement cependant lui a donné raison, et c'est de la nativité de Jésus que date cette ère nouvelle, opposée au temps inconnu de l'origine des choses comme celle d'une restauration ; non pas, comme voulait un proconsul, de la naissance d'Auguste, restaurateur d'un ordre public depuis longtemps détruit.

C'est donc vraiment avec la conception surnaturelle de Jésus que devait commencer l'évangile, selon la plus stricte acception de ce terme. Sa mission publique a prouvé sa dignité de Fils de Dieu : mais c'est au moment de l'Incarnation que le Fils de Dieu est devenu le Sauveur habitant parmi nous. Aussi saint Jean, sans entrer dans aucun détail sur l'enfance de Jésus, n'a pas manqué de marquer dès le début du quatrième évangile son origine divine.

Si cet évangile de l'enfance n'a pas été pour les Juifs qui entendaient Jésus une raison de croire, il est une merveilleuse lumière pour nous, les délices des âmes pieuses et contemplatives.

Il nous incline à croire par la beauté d'une harmonie secrète entre la préparation et l'exécution du dessein de Dieu. Il n'enseigne rien sur Jésus, si ce n'est qu'il est Fils de Dieu et parfaitement homme. N'est-ce rien ? Il y est plus parfaitement homme, si l'on peut dire, que dans le reste de sa vie, et c'est pourquoi Marcion, qui n'acceptait qu'un Christ céleste, avait horreur de cette crèche et de ces langes. Il est plus homme parce qu'il est plus faible, un enfant dans les bras de sa mère, assisté par elle, nourri de son lait. Dans ses actions, rien d'extraordinaire. Jésus se contente d'être un enfant. Il ne fait aucun miracle, parce que les miracles confirment la doctrine, et que le temps de l'enseignement n'est pas venu. Le surnaturel est ici tout entier au fond des choses, sauf ces apparitions angéliques, nécessaires pour annoncer la bonne nouvelle à un petit groupe d'élite, puisqu'il faut bien que Marie soit avertie et consentante, que Joseph entre dans les desseins de Dieu, que quelques bergers, au nom de tout Israël, sachent que le Sauveur est né.

Aussi bien saint Luc, conscient de l'importance suprême de ces faits, n'a pas manqué de recourir, dès cette première page, à ces témoignages assurés dont il se porte garant auprès de Théophile. Deux allusions discrètes mais assez claires¹⁷ font comprendre au lecteur que c'est de la Mère de Jésus elle-même que les disciples tenaient ce qu'il y a de plus intime dans ces origines très humbles, qu'il ne craint pas de coordonner à la grande histoire du temps.

¹⁶ Inscription d'Oxyrhynque, VII, 1021, découverte en 1910.

¹⁷ *Lc* 2, 19, 51.

Annonce de la naissance du précurseur (3)

Lc 1. ⁵Il était au temps d'Hérode, roi de Judée, un prêtre du nom de Zacharie, de la classe d'Abia, et il avait une femme [issue] des filles d'Aaron, et son nom était Élisabeth.

⁶Ils étaient tous deux justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et observances du Seigneur, irréprochables. ⁷Et ils n'avaient pas d'enfants, parce qu'Élisabeth était stérile, et qu'ils étaient tous deux avancés en âge.

⁸Or il arriva, comme il était de service devant Dieu au tour de sa classe, ⁹que, d'après l'usage du service divin, il fut désigné par le sort pour brûler l'encens, de sorte qu'il entra dans le sanctuaire du Seigneur, ¹⁰et toute la foule du peuple se tenait en prière au dehors à l'heure de l'encensement.

¹¹Or un ange du Seigneur lui apparut, debout, à droite de l'autel de l'encensement. ¹²Et Zacharie fut troublé à cette vue, et un effroi fondit sur lui.

¹³Or l'ange lui dit : « Ne crains pas, Zacharie, car ta demande a été exaucée et ta femme Élisabeth t'enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jean. ¹⁴Et ce sera pour toi joie et allégresse, et beaucoup se réjouiront de sa naissance. ¹⁵Car il sera grand devant le Seigneur, et il ne boira ni vin ni boisson enivrante, et il sera rempli de l'Esprit Saint dès le sein de sa mère, ¹⁶et il ramènera de nombreux fils d'Israël au Seigneur leur Dieu ; ¹⁷et lui-même marchera devant Lui avec l'esprit et l'énergie d'Élie, pour ramener les cœurs des pères vers leurs enfants et les indociles au sentiment des justes, [de façon à] préparer au Seigneur un peuple bien disposé. » ¹⁸Et Zacharie dit à l'ange : « À quoi reconnaîtrai-je cela ? Car je suis vieux et ma femme est avancée en âge. » ¹⁹Et l'ange lui répondit : « Je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu, et j'ai été envoyé pour te parler et te porter cette bonne nouvelle. ²⁰Et tu vas garder le silence, et tu ne pourras pas parler, jusqu'au jour où ceci arrivera, puisque tu n'as pas cru à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps. »

²¹Et le peuple attendait Zacharie, et l'on s'étonnait pendant qu'il s'attardait dans le Temple. ²²Or, étant sorti, il ne pouvait leur parler, et ils comprirent qu'il avait eu une vision dans le Temple ; lui, cependant, leur faisait des signes, et demeura muet.

²³Et quand furent accomplis les jours de son ministère, il s'en alla à sa maison.

²⁴Quelque temps après, Élisabeth, sa femme, conçut. Et elle se tenait cachée durant cinq mois, en se disant : ²⁵« Voilà donc ce que m'a fait le Seigneur, quand il lui a paru bon d'enlever mon opprobre parmi les hommes. »

« Il était au temps d'Hérode, roi de Judée... »

Nous sommes en Judée, c'est-à-dire dans l'ancienne tribu de Juda, l'un des fils de Jacob, lui-même nommé par Dieu Israël. C'était, avec Benjamin, la tribu qu'honorait la présence du Seigneur dans le Temple, celle dont les restes étaient revenus de la captivité de Babylone pour fonder un nouveau peuple, désormais attaché au culte du seul vrai Dieu. Les rejetons des autres tribus qui avaient voulu se joindre à ce germe béni étaient désormais confondus dans une nouvelle unité nationale. Cette portion élue avait résisté sous la domination des successeurs d'Alexandre à toute la séduction de la Grèce. Un moment ébranlée, elle s'était ressaisie, et la persécution d'Antiochus Épiphane n'avait fait que l'affermir dans sa foi. Les descendants des Macchabées, étant de race lévitique, avaient été grands prêtres avant de devenir rois : la nation était donc vraiment gouvernée par Dieu même.

Cependant le faste royal, les relations politiques avec des rois idolâtres avaient donné aux princes Asmonéens quelques allures profanes. Les auxiliaires les plus fervents de la réaction religieuse, les pieux, devenus les Pharisiens ou les élus séparés, s'étaient détachés du nouveau régime et s'étaient souvenus que le sceptre vraiment national, conservé par Dieu pour rendre au peuple la gloire de David et de Salomon, était réservé pour la race de David. Le fils de David, le roi oint de l'huile sainte, le Messie, comme on disait en hébreu, annoncé par les prophètes et par les psalmistes, était attendu pour délivrer Israël et pour le faire triompher de ses ennemis.

Ce qui tendait les espérances jusqu'à l'exaltation, c'est que le trône n'était même plus occupé par une dynastie nationale. Une sorte de maire du palais, qu'on croyait issu

d'Edom l'antique frère ennemi d'Israël, Antipater, avait usurpé le pouvoir au temps du faible Hircan. Son fils Hérode, porteur comme lui d'un nom grec, « le fils des héros », avait levé le masque et renversé ses anciens maîtres. Cultivant habilement la faveur des Romains durant les guerres civiles, empressé à rendre hommage au vainqueur, fût-il un ennemi de la veille, il avait enfin conquis la faveur stable d'Auguste, demeuré seul maître du monde romain. Flatteur envers ce maître, mais empressé à maintenir son propre pouvoir grâce au suffrage populaire, Hérode avait rebâti le Temple de Jérusalem avec une nouvelle splendeur. Le temple était plus que jamais dans la Ville Sainte le centre religieux de tout le peuple, avec son sacerdoce légitime, ses cérémonies auxquelles on venait de toutes parts, surtout au temps des trois grands pèlerinages de Pâque, de la Pentecôte, des Tentes ou des Tabernacles. Les sacrifices journaliers y étaient offerts ponctuellement ; même les victimes y fumaient pour le salut de César.

Cet hommage rendu par Auguste à la religion des Juifs jetait cependant une ombre sur cette ferveur religieuse. L'avenir était obscur. Hérode s'en allait, usé et vieilli. Ses fils avaient hérité de ses manières tyranniques, non de son génie. À qui appartiendrait le royaume Juif ? Les Romains guettaient cette proie. Mais quand tout est désespéré, n'est-ce pas le moment où Dieu apparaît en Sauveur ?

On priait ardemment pour le salut d'Israël, on implorait la venue du Messie, surtout au moment où chaque jour on immolait vers le soir l'agneau du sacrifice quotidien. Alors un prêtre entra dans le Saint pour faire brûler l'encens devant le Seigneur.

Le Temple n'était point, on le sait, cette maison commune à Dieu et aux fidèles qu'est l'église chrétienne. Une immense enceinte était divisée en parvis : le plus étendu était ouvert à tout le monde, puis une barrière ne laissait entrer que les seuls Israélites. Dans le parvis des prêtres s'élevait le Sanctuaire, petite construction qui comprenait le Saint des Saints réservé à Dieu, et devant lui le Saint où les prêtres pénétraient non sans mystère pour renouveler les pains de proposition, allumer le chandelier, offrir l'encens, pendant qu'au grand air fumait l'autel de l'holocauste. Au moment où la fumée de l'encens montait vers Dieu, les Lévites chantaient au son des instruments, le peuple répandu dans les parvis priait en union avec le prêtre. Aux prières prononcées à voix haute pour le bien du prince et du peuple, les plus fervents joignaient dans leur cœur une instante supplication pour la délivrance d'Israël par le Messie.

Le jour où commença le prélude de l'évangile, le prêtre qui encensait se nommait Zacharie. Il avait pour femme Elisabeth. Ils étaient tous deux fort âgés et sans enfant. Comment cette bénédiction leur avait-elle manqué, à eux qui marchaient en présence de Dieu, irréprochables selon ses commandements et observances ? Peut-être une secrète espérance animait-elle encore la prière de Zacharie, pendant qu'il implorait le Seigneur pour le peuple tout entier.

Or un ange lui apparut, debout, à droite de l'autel de l'encensement placé entre les pains et le chandelier. Il avait l'apparence humaine, indiquée par son nom de Gabriel, « l'homme de Dieu » ou l'être céleste sous une figure d'homme.

Zacharie fut surpris jusqu'au trouble, en proie à cet effroi que causait aux Israélites l'approche d'un être supérieur qui n'avait de l'homme que les apparences.

L'ange lui dit : « Ne crains pas ! », parole que Jésus prononcera souvent, car désormais le message de Dieu n'est point une menace : c'est la bonne nouvelle. Zacharie n'en est pas seulement le confident : il est associé à l'heureux événement. Car sa femme Elisabeth aura un fils, auquel il donnera le nom de Jean, en hébreu Iochanan, c'est-à-dire *Iaho* – le dieu d'Israël – « a été favorable ». Cet enfant sera si grand, que, dès le sein de sa mère, sans attendre le jour de la circoncision où les nouveau-nés commençaient à faire partie du peuple de Dieu, il sera rempli de l'Esprit Saint. Sa naissance sera donc déjà un jour de joie. Sa consécration au Seigneur sera marquée par l'abstention du vin et de toute boisson enivrante.

Le moment venu, l'Esprit Saint en fera son instrument, comme il avait fait pour les héros libérateurs et les prophètes. Il marchera avec l'esprit et l'énergie d'Élie, le plus illustre d'entre les fils de l'Esprit. Jusque-là, c'était le rôle de tous les prophètes. Mais voici ce qui distinguera Jean : il préparera au Seigneur un peuple bien disposé. Sa mission ne sera pas close avec lui. Il sera donc le précurseur d'un autre ? L'ange ne le dit pas très clairement. Tous les voiles de l'avenir ne sont pas levés. Mais Zacharie n'ignorait pas comment le prophète Malachie avait annoncé que le Seigneur lui-même viendrait dans son Temple, précédé d'un messenger : « Voici que je vais envoyer mon messenger et il déblaiera le chemin devant moi, et aussitôt viendra à son Temple le Seigneur auquel vous aspirez et l'ange de l'alliance que vous désirez¹⁸ ». Les docteurs avaient cru comprendre que ce rôle de précurseur serait confié à Élie, redescendu du ciel où il était monté sur un char de feu. Zacharie était invité à espérer que cet Élie annoncé ne serait autre que son propre fils Jean, animé de l'esprit d'Élie. Mais quel serait l'ange de l'alliance, sinon le Messie ?

Une si glorieuse destinée – être le père du nouvel Élie – était bien pour faire tressaillir l'âme du vieux prêtre, mais devait-il vraiment compter sur cette paternité tardive ?

L'ange aperçut sans doute dans son esprit une nuance d'incrédulité. Il avait certes le droit de demander un signe : « À quoi connaîtrai-je cela ? » Mais il ajouta tristement avec une pointe de doute : « Car je suis vieux et ma femme est avancée en âge. » Sa faute était sans doute légère ; aussi l'ange ne rétracta pas la promesse de Dieu. Mais parce qu'il avait été quelque peu lent à accueillir cette bonne nouvelle, ces prémices de l'évangile, il fut condamné au mutisme jusqu'à la naissance de l'enfant.

Dans les parvis on s'étonnait que le prêtre restât si longtemps dans le sanctuaire. Quand il sortit, disposé à s'en expliquer, il dut reconnaître son impuissance. Le peuple y vit la preuve d'une apparition divine, mais dont il ne percevait pas le secret.

Puis, le temps de son service achevé, le prêtre Zacharie rentra dans sa maison, située dans la montagne de Juda. Sa femme Élisabeth conçut, et lorsqu'elle en fut assurée, elle se tint cachée pour éviter les commentaires. La bonne nouvelle ne devait pas être communiquée à tous avant le temps. Il fallait d'abord que Marie fût prévenue.

L'Annonciation à Marie (4)

Lc 1 ²⁶Or, au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de la part de Dieu dans une ville de Galilée nommée Nazareth, ²⁷à une vierge fiancée à un homme nommé Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était Marie.

²⁸Et l'ange, étant entré chez elle, lui dit : « Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi. (Tu es bénie parmi les femmes.) »

²⁹Et elle fut troublée de ce discours, et se demandait ce que pouvait être cette salutation.

³⁰Et l'ange lui dit : « Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce devant Dieu. ³¹Et voici que tu concevras et que tu enfanteras un fils. Et tu l'appelleras du nom de Jésus. ³²Il sera grand et sera appelé fils du Très-Haut. Et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père : ³³et il régnera sur la maison de Jacob pour les siècles. Et son règne n'aura pas de fin. »

³⁴Or Marie dit à l'ange : « Comment en sera-t-il ainsi, puisque je ne connais pas d'homme ? »

³⁵Et l'ange, répondant, lui dit : « L'Esprit Saint viendra sur toi, la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre ; et pour cela l'enfant né [sera] saint, il sera appelé Fils de Dieu. ³⁶Et voici qu'Élisabeth, ta parente, elle aussi a conçu un fils dans sa vieillesse, et celle qu'on appelait stérile en est, à son sixième mois, ³⁷car rien n'est impossible à Dieu. » ³⁸Or Marie dit : « Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon ta parole. »

Et l'ange la quitta.

¹⁸ Mt 3, 1.

L'apparition de l'ange Gabriel dans le Temple était une des dernières manifestations de la faveur de Dieu dans ce lieu saint avant les voix lugubres de la ruine et le fracas de l'incendie. C'était un suprême oracle dans le décor grandiose empreint de la majesté des siècles, pour annoncer le dernier des hérauts de Dieu. Nous sommes maintenant à Nazareth. Tout y sera, non pas plus divin, mais absolument divin, et tout y est beaucoup plus simple, dans le seul cadre qui convienne au Verbe incarné venu pour servir. Nazareth n'est nommée ni dans la Bible, ni dans Josèphe, ni dans les in-folios du Talmud. Les Vies de Jésus en font une description enchanteresse.

C'est en effet un des plus jolis endroits de Galilée, avec des maisons propres, adossées à une haute colline qui domine le sanctuaire de l'Annonciation. Mais, transporté au temps d'Hérode, ce tableau ne serait qu'un mirage, fort décevant.

Le problème est d'ailleurs très difficile à résoudre, et c'est à peine si depuis quelques mois on peut se former une idée exacte du développement de la petite cité. Les Pères franciscains reconstruisent leur couvent du Sanctuaire. En établissant les fondations, le frère Jean, qui dirige les travaux avec une parfaite compétence, a cru d'abord pouvoir faire état du rocher qui paraissait solide, mais il s'est aperçu qu'il était perforé de cavernes artificielles, formant jusqu'à trois étages, de sorte qu'il a dû appuyer sa construction sur des piliers de ciment armé de neuf mètres de hauteur. Sa persuasion est que ces cavités qui ne contenaient ni ossements ni poteries, étaient des magasins de graines (*silohs*), mis à l'abri, sinon dans une forteresse, du moins dans un lieu facile à défendre, dans l'intérêt des habitants des alentours.

Le lieu du sanctuaire, aujourd'hui en contrebas du village en était donc autrefois le point fort, comme ce fut le cas de l'ancienne Sion de Jérusalem, d'abord la citadelle, puis la ville basse par rapport aux puissants massifs du Temple et de la ville haute.

En suivant cette piste, on reconnaît¹⁹ que l'ancienne Nazareth était assise sur une élévation, à peine digne du nom de colline, nettement dessinée du côté de l'orient, mais peu détachée de la haute colline de l'ouest, et allant du sud au nord jusqu'à la source dite de la Vierge. C'est là sans doute la Nazareth du temps d'Hérode, et quand nous chercherons le site du sommet d'où l'on voulut précipiter Jésus²⁰, ce ne sera pas sur les points les plus élevés de la moderne Nazareth, mais à l'ancienne et modeste acropole, au point où elle se dresse au-dessus de la vallée de l'est.

En contact immédiat avec la basilique du Moyen Âge, le R. P. Prosper Viaud²¹ a découvert des grottes transformées en habitations, qui semblent bien représenter l'état de la maison de la Vierge avant qu'on l'ait transformée en crypte d'une église. Tel était sans doute le type le plus commun des habitations de Nazareth : il en existe encore de semblables dans les rues de la ville moderne, dissimulées par des maisons neuves. L'obscurité où était demeurée Nazareth nous oblige à croire que sa transformation ne s'opéra qu'aux temps chrétiens par l'attraction du sanctuaire. Aujourd'hui encore la cité de Marie monte toujours, jusqu'au sanctuaire de Jésus adolescent, et s'étend même sur la colline orientale, développant sa forme d'amphithéâtre d'où la vue s'étend sur la plaine d'Esdrélon, étalée à l'infini au pied de ses derniers gradins.

C'est donc vraisemblablement dans le plus modeste réduit que se trouvait celle à laquelle l'ange Gabriel vint adresser un message beaucoup plus auguste que celui qu'il avait apporté dans les lambris dorés du Temple de Jérusalem.

Elle se nommait Marie, en hébreu Mariam. Ce nom était alors assez commun, et, selon les analogies de la langue parlée, on l'interprétait probablement Dame ou Maîtresse. Nous disons encore Notre-Dame pour désigner la Mère de Jésus.

¹⁹ C'est la conviction que nous nous sommes faite, le P. Tonneau et moi, en février 1928.

²⁰ Lc 4, 29.

²¹ *Nazareth et ses deux églises de l'Annonciation et de Saint-Joseph.*

Elle était vierge, fiancée à Joseph, qui était de la maison de David, et elle-même appartenait à cette lignée, comme saint Luc le laisse entendre²². Elle était cependant parente d'Élisabeth, qui était, comme son mari Zacharie, de la tribu de Lévi. Les unions d'une tribu à l'autre n'étaient point rares, et Élisabeth descendait sans doute, à un degré que nous ne savons pas, d'une mère de la tribu de Juda et d'un père lévite. C'était la seconde fois en six mois que l'ange Gabriel était chargé d'un message de Dieu. Tous les traits de la seconde entrevue relèvent sa grandeur intérieure bien au-dessus de la première. Tandis que Zacharie avait éprouvé du trouble et de la peur à la vue de l'ange qui ne l'avait pas salué tout d'abord, Gabriel aborde Marie chez elle²³, et lui dit : « Salut²⁴, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous », paroles si souvent redites par les chrétiens ! C'était dire à Marie qu'elle possédait avec plénitude la faveur du Tout-Puissant. Alors seulement la Vierge se troubla, c'est-à-dire que son humilité s'étonna d'une salutation si glorieuse. Elle ne s'était pas effrayée, et cependant l'ange l'invite à ne pas éprouver de crainte, car le but de sa visite est une grâce de Dieu plus insigne que celles qu'elle avait déjà reçues. Elle enfantera un fils auquel elle donnera le nom de Jésus, en hébreu *Iechoua*, c'est-à-dire « Iaho (le dieu d'Israël) sauve ». Il sera grand et on le regardera comme fils du Très-Haut, et il sera fils de David, appelé par Dieu à régner sur le trône de son père, non pas comme lui pour quelques années, mais pour des siècles, car son règne n'aura pas de fin.

Ainsi Dieu avait choisi Marie pour être la Mère du Messie. Si élevé que fût le titre de Fils du Très-Haut, ce pouvait être une marque d'honneur décernée au Messie comme fils adoptif de Dieu. Ce que Marie voyait très clairement, c'est que le Messie qui naîtrait d'elle serait fils de David. Faudrait-il donc qu'il fût le fils de Joseph, son fiancé, qui précisément appartenait à la maison de David ? Le sens humain, qui s'estime volontiers le bon sens, aurait dit : Pourquoi non ? C'est dans le cours des choses. – Mais le cours des choses avait procédé autrement dès les jours de l'éternité, et le Fils de Dieu ne devait pas avoir d'autre père que Dieu le Père. Marie, elle, s'étonne et interroge : « Comment en sera-t-il ainsi, puisque je ne connais pas d'homme ? » Parole étonnante, assurément, si peu en situation que bien des critiques veulent la rayer du texte. Le résultat serait clair : il ne contiendrait plus rien de ce que saint Luc a voulu signifier, ce serait enlever le diamant pour ne laisser que la monture. Luc, écrivain délicat et coutumier des nuances, n'a pas entendu mettre sur les lèvres de la Vierge remplie de grâce une parole naïve à l'excès, une de ces banalités qu'on nomme truismes, pour l'enchâsser dans les discours divins. Marie a voulu dire qu'étant vierge, comme l'ange le savait, elle désirait demeurer telle, ou, comme ont traduit les théologiens, qu'elle avait fait vœu de virginité et entendait le garder. Elle n'osait pas cependant mettre sa volonté en contradiction avec celle que Dieu avait commencé de lui signifier. « Je ne connais pas », dans sa pensée, c'est : « Je désire ne pas connaître ». Elle ne dit donc pas : « Je ne connaîtrai jamais » pour ne pas traverser les desseins de Dieu ; elle attend la suite de cette ouverture.

Alors, ajoute le sens vulgaire, pourquoi était-elle fiancée à Joseph ? – Parce que, peut-on répondre, elle devait inévitablement l'être par la volonté de ses parents, surtout par la tyrannie de la coutume²⁵ qui n'admettait pas le célibat volontaire d'une fille d'Israël. Ou bien, obligée de résister sans cesse, elle eût été engagée dans une lutte perpétuelle, elle seule contre tous, et comme ils penseraient, contre toute raison. Elle était fiancée, mais à Joseph. Une

²² Lc 1, 32, 69.

²³ Le texte est formel. La tradition des Grecs orthodoxes à Nazareth place la salutation à la fontaine, d'après les apocryphes.

²⁴ Le sens du mot dont on se sert pour aborder quelqu'un avec honneur est toujours le même, qu'on souhaite la paix comme les Juifs, ou la joie comme les Grecs, ou la santé comme les Latins et nous.

²⁵ Les indigènes palestiniens disent encore aujourd'hui : ou le mariage ou la tombe (R. P. JAUSSEN, *Naplouse*, p. 59).

simple conjecture, fondée sur la suite des faits, suffit à expliquer comme son vœu de virginité se conciliait avec son propos de mariage, c'est que Joseph était dans les mêmes sentiments, où vivaient alors tant de ces personnages qu'on nomme les Esséniens. Unie par le mariage à cet homme juste, chaste comme elle, elle s'assurait une paix tranquille dans une vie toute consacrée à Dieu par deux âmes dignes de se comprendre et de s'aimer en Lui.

Aussi l'ange ne dit pas un mot pour la détourner de son intention de mariage qui servait si utilement le dessein de Dieu. Il lui révèle seulement que son propos de virginité y répond mieux encore, puisque cette naissance du Messie sera uniquement l'œuvre de Dieu et la sienne : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre ; et pour cela l'enfant qui doit naître sera saint, il sera appelé Fils de Dieu. »

Cette fois, c'est la pleine lumière, celle du moins que projette dans la raison un mystère qui la surpasse. L'enfant qui doit naître n'aura d'autre Père que Dieu. Certes ce n'est pas l'opération divine dans le sein de Marie qui en fera ce qu'il est déjà, le Fils de Dieu. Sa génération est éternelle, et le Messie n'aura pas d'autre personnalité que Lui.

Mais cette opération donnant naissance à une nature humaine sans autre action humaine, on peut dire qu'elle sera la cause de la sainteté hors de pair de l'enfant, et la raison pour laquelle on lui donnera un titre auquel il a droit éternellement, celui de Fils de Dieu.

L'union du Fils de Dieu avec la nature humaine eût pu comporter une naissance ordinaire, – les théologiens ne le nient pas, – mais quelle suprême convenance à ce qu'il ne donne à personne autre qu'à Dieu le nom auguste de Père ! Quelle clarté plus grande sur le fait des deux natures unies en une personne ! Quelle dignité plus haute pour Marie, qui seule avec le Père peut dire : « Mon Fils Jésus ! » Quelle consécration de la vie de parfaite chasteté si féconde en biens spirituels parmi les hommes !

Marie avait donc, elle aussi, à consentir au mystère. Elle n'avait pas douté en s'informant, comme avait fait Zacharie. L'ange lui offre un signe, quoique d'un ordre très inférieur, un simple miracle, un indice de la Toute-Puissance de Dieu, et c'est qu'Élisabeth, sa parente, a conçu un fils dans sa vieille et que cette femme stérile en est à son sixième mois.

Alors Marie s'inclina, s'abandonna à la volonté de Dieu, et par là même donna le consentement qu'il daignait lui demander : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il m'arrive selon votre parole. » Et dès lors, le mystère de l'Incarnation s'accomplit dans son sein. Le salut du genre humain commençait. Cette bonne nouvelle fut aussitôt connue au ciel. Elle allait se répandre peu à peu sur la terre.

La visite de Marie à Élisabeth (5)

Lc 1. ³⁹En ces jours-là, Marie se mit en route et partit avec diligence pour la montagne, vers une ville de Juda.

⁴⁰Et elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. ⁴¹Or il arriva, lorsque Élisabeth entendit la salutation de Marie, que l'enfant tressaillit dans son sein. Et Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint, ⁴²et elle éleva la voix avec un grand cri et dit : « Tu es bénie parmi les femmes, et le fruit de ton sein est béni ! ⁴³Et d'où m'est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? ⁴⁴Car, dès que le son de ta salutation est arrivé à mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. ⁴⁵Et heureuse celle qui a cru que s'accomplirait ce qui lui a été dit de la part du Seigneur. »

⁴⁶Et Marie dit :

« Mon âme glorifie le Seigneur, ⁴⁷et mon esprit a tressailli de joie en Dieu mon sauveur,

⁴⁸parce qu'Il a regardé la bassesse de sa servante.

Car voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse,

⁴⁹parce que le Puissant a fait pour moi de grandes choses, et son Nom est saint.

⁵⁰Et sa miséricorde [s'étend] de génération en génération, sur ceux qui le craignent ;

⁵¹Il a déployé la puissance de son bras, Il a dispersé ceux qui s'élevaient d'orgueil aux pensées de leur cœur.

⁵²Il a fait descendre les potentats de [leurs] trônes, et élevé les humbles ;

⁵³Il a rassasié de biens les affamés, et renvoyé les riches à vide.

⁵⁴Il a secouru Israël son serviteur, pour se souvenir de la miséricorde – ⁵⁵ comme Il avait dit à nos pères – en faveur d’Abraham et de sa race, à jamais. »

⁵⁶Or Marie resta avec elle environ trois mois, et elle retourna dans sa maison.

En parlant à Marie d’Élisabeth, l’ange Gabriel avait suggéré la pensée d’une visite à cette parente. Il ne s’était pas expliqué comme avec Zacharie sur la carrière de l’enfant qu’elle portait. Marie cependant devait conjecturer que les deux interventions divines allaient au même but. Il lui tardait, non pas de constater le signe, car elle avait cru d’une foi parfaite, mais d’assurer Élisabeth de sa sympathie, peut-être de conférer avec elle de la destinée de ces deux enfants. Éclairée d’en haut, mue par la charité, elle se hâta de partir pour aller féliciter et assister la femme jusqu’alors stérile, qui cachait le plus longtemps possible son secret.

Profitant d’une caravane qui se dirigeait vers Jérusalem, peut-être à l’occasion de la Pâque, elle s’achemina vers la montagne de Juda. En employant le nom hébreu de Juda, au lieu de la forme « Judée », saint Luc donne à entendre que la ville où elle allait était dans le territoire de l’ancien royaume de Juda, spécialement dans la tribu de Juda, dont l’extrémité nord touchait Jérusalem. Cette ville, ou plutôt ce village, n’est pas nommé. Une tradition existant déjà au v^e siècle désigne le village de Aïn-Karim, « la source abondante », nom arabe substitué à l’Hébreu *Karem*²⁶. La tradition n’a pas été interrompue et la fête de saint Jean s’y célèbre toujours très solennellement²⁷.

Marie put arriver le quatrième jour après avoir quitté Nazareth, et entrant dans cette maison amie elle rencontra d’abord Élisabeth. La première, elle la salua avec la cordialité d’une parente, la déférence d’une jeune fille pour une femme âgée, une grâce souriante indiquant qu’elle n’ignorait rien.

Alors s’opéra ce qu’avait annoncé l’ange à Zacharie, que son fils serait rempli de l’Esprit Saint avant sa naissance : l’enfant tressaillit dans le sein d’Élisabeth. C’était comme un pressentiment obscur de l’approche de Celui dont il devait annoncer la venue parmi les hommes. Sa mère, elle aussi, fut remplie de l’Esprit de Dieu et pleinement éclairée sur la dignité de la Mère du Messie. Elle l’a salua donc à son tour en s’écriant dans un transport sacré : « Vous êtes bénie parmi les femmes, et le fruit de votre sein est béni ! Et d’où m’est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Dès que le son de votre salutation est arrivé à mes oreilles, l’enfant a tressailli dans mon sein. Bienheureuse celle qui a cru que s’accomplirait ce qui lui avait été dit de la part du Seigneur. » Et Marie²⁸ répondit par les strophes du cantique que nous nommons le *Magnificat*.

Il est dans toutes les mémoires chrétiennes, et nous n’avons pas à le commenter. Sous l’empire de la joie, il arrive encore aujourd’hui à de simples femmes arabes d’improviser un chant comme on le vit à Mâdaba, après que les chrétiens eurent repoussé une attaque des Sehour, Bédouins de leur voisinage²⁹.

Pour les principales circonstances, victoire, naissance, mariage, il existe un thème traditionnel, dont les expressions, elles aussi, se transmettent d’une prophétesse à une autre.

²⁶ *Jos* 15,59, dans le grec, mais qui manque en hébreu.

²⁷ Le lieu de la Visitation est un peu à l’ouest de la belle source ; aux ruines monumentales du Moyen Âge des recherches très récentes des Pères franciscains ont ajouté d’importants vestiges byzantins.

²⁸ M. Loisy, et après lui M. Harnack, ont attribué ce cantique à Élisabeth. Après avoir félicité Marie en quelques mots, elle aurait repris la parole pour remercier Dieu en termes plus longs de ce qu’il avait fait pour elle-même. Ce n’était certainement pas l’intention de Luc de mettre de la sorte Élisabeth au-dessus de Marie dans l’horizon de son récit. Ce qui est décisif, outre la tradition manuscrite et patristique, c’est que le *Magnificat* est une réponse à la félicitation d’Élisabeth.

²⁹ *Au delà du Jourdain* (*Science cathol.*, 15 octobre 1890, p. 679).

Marie s'est visiblement inspirée du cantique d'Anne³⁰, mère de Samuel, saluant dans la naissance de son fils le salut d'Israël, ensuite de l'onction d'un roi, c'est-à-dire d'un Messie. Par là se manifeste la puissance de Dieu, et aussi sa Sagesse qui triomphe des vaines pensées de l'orgueil.

Ce qu'il faut dire, sans méconnaître l'à-propos du cantique d'Anne, c'est que, dès les premiers mots, il s'élève fort au-dessus de la situation d'une femme stérile devenue mère : elle chante magnifiquement la victoire du Dieu d'Israël, parce que l'arc des puissants est brisé : Iahvé fait mourir et il fait vivre, il jugera les extrémités de la terre. C'est seulement à cause de cet accent triomphal, du pressentiment messianique qui a soulevé l'esprit et le cœur de la prophétesse vers un avenir si haut, que le cantique d'Anne a pu fournir à Marie quelques pensées. Ce qui est propre au *Magnificat*, c'est que cette fois les expressions ne sont pas trop fortes pour dire ce qui s'est opéré en Marie, et qu'elles paraissent à peine suffisantes pour exprimer l'humilité de celle qui glorifie le Seigneur. Pour que toute gloire Lui soit rendue, elle avoue sa bassesse, et cependant, répondant à la félicitation d'Élisabeth, elle avoue que toutes les générations la nommeront bienheureuse. Tandis que le chant d'Anne aurait pu être placé dans la bouche d'un héros, celui de Marie est bien celui de la mère de Jésus. Le regard de Dieu, qui de sa part signifie bienveillance, s'étendra de la même façon sur ceux qui sont petits et connaissent leur misère, tandis que les puissants, les riches comblés, qui s'élèvent par orgueil dans les pensées de leur cœur, seront abaissés et demeureront vides. Et tandis que le regard d'Anne étend déjà la victoire de Dieu aux extrémités de la terre, Marie concentre sa louange sur la grande œuvre de miséricorde promise à Abraham et à sa race, à jamais.

Tout est donc en situation dans le *Magnificat*, même dans cette part indispensable d'honneur rendu aux attributs du Seigneur ; ce n'est point l'enthousiasme d'un disciple de Jésus, écrivant à la lumière de ses miracles et de sa résurrection, mais la joie discrète d'une fille de David, d'une fille d'Abraham, remontant le cours des âges pour y rencontrer la promesse, et qui la sait accomplie en elle, rayonnante déjà de l'auréole promise à son front de mère par l'acclamation suppliante de toutes les générations. Et en effet, toutes les générations accomplissent cette prophétie en la saluant mère de Dieu.

Marie demeura avec sa cousine environ trois mois. Elle se retira avant la naissance de l'enfant d'Élisabeth. Sa place n'était plus là³¹, son office charitable étant terminé : beaucoup plus encore qu'Élisabeth, elle n'avait pas à provoquer une curiosité indiscrete si loin de chez elle.

La nativité du Précurseur. Il se retire au désert (6)

Lc 1. ⁵⁷Quant à Élisabeth, le temps fut révolu où elle devait accoucher, et elle enfanta un fils. ⁵⁸Et ses voisins et ses parents apprirent que le Seigneur avait signalé sa miséricorde envers elle, et ils se réjouissaient avec elle.

⁵⁹Et puis le huitième jour, ils vinrent pour circoncire l'enfant, et ils l'appelaient du nom de son père Zacharie. ⁶⁰Et sa mère, ayant pris la parole, dit : « Non, mais il s'appellera Jean. » ⁶¹Et ils lui dirent : « Il n'est personne dans ta parenté qui s'appelle de ce nom. » ⁶²Alors ils faisaient des signes à son père [pour savoir] comment il voulait qu'il s'appelât. ⁶³Et ayant demandé une petite tablette, il écrivit pour dire : « Jean est son nom. » Et tous de s'étonner. ⁶⁴Or aussitôt sa bouche s'ouvrit, et sa langue, et il parlait, bénissant Dieu.

⁶⁵Et tous leurs voisins furent saisis de crainte ; et dans toute la montagne de Judée, toutes ces choses étaient l'objet des entretiens. ⁶⁶Et tous ceux qui en avaient entendu parler y prenaient garde en leur cœur, en se disant : « Que sera donc cet enfant ? »

Et, en effet, la main du Seigneur était avec lui.

³⁰ 1 R 2,1 sq.

³¹ R. P. JAUSSEN, *Naplouse*, p. 105.

Le temps révolu, Élisabeth eut un fils. La nouvelle se répandit d'autant plus rapidement qu'elle était demeurée plus longtemps cachée dans une maison isolée, la présence de Marie dispensant Élisabeth de sortir pour pourvoir aux nécessités de sa maison. Ce fut une joie générale parmi les parents et les amis. Le huitième jour, on vint pour circoncire l'enfant. C'était le jour fixé par la Loi, et si formellement que les rabbins autorisaient ce léger travail même le jour du sabbat. Par la circoncision un enfant entrait dans la communauté spirituelle d'Israël, il contractait avec Dieu une sorte d'alliance, il était déjà initié à son culte. Aussi était-ce le moment de lui donner un nom, d'autant que le plus souvent le nom exprimait une louange à Dieu ou reconnaissait ses bienfaits, même dans l'humble événement d'une naissance. Il est assez étrange que les voisins, s'accordant voix au chapitre, aient proposé le nom de Zacharie, car on donnait plus volontiers à un fils le nom de son grand-père que celui de son père, pour éviter les quiproquos. Mais Zacharie étant très âgé, on se disait sans doute que la confusion ne serait pas longtemps à craindre. On agissait d'autant plus librement que, le principal intéressé étant muet, on ne songeait pas à prendre son avis. Mais Élisabeth intervint. Elle avait son droit comme mère. Dans l'antiquité patriarcale, c'étaient même Rachel et Lia, aussi les autres femmes de Jacob, qui avaient assigné des noms à leurs enfants. Élisabeth déclara nettement que l'enfant s'appellerait Jean. Les commères n'en voulaient pas démordre : Personne ne porte ce nom dans ta famille ! Enfin on s'avisait, avec force gestes, comme s'il était sourd, de consulter le père. Ce prêtre savait écrire, et peut-être avait-il ainsi renseigné Élisabeth. Il demanda une de ces tablettes en bois recouvertes de cire où l'on écrivait avec un poinçon. Il y mit seulement : Jean est son nom. Le cas était jugé et sans réplique. Après cet acte de foi et d'obéissance, sa langue fut déliée, et il parla, bénissant Dieu avec plus de sentiment encore que les autres.

Enfin son silence était rompu ! Que de questions sur son mutisme, sur cette vision qu'il avait eue dans le Temple, sur ce qu'elle avait fait pressentir de cet enfant du miracle ! La curiosité, satisfaite pour le passé, se faisait plus vive pour l'avenir, mais avec un accent d'espérance : Que sera donc cet enfant, sur lequel s'étendait si visible la main du Seigneur ?

⁶⁷Et Zacharie son père fut rempli de l'Esprit Saint, et prophétisa, disant :

I

⁶⁸Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël,
parce qu'il est venu parmi nous, qu'Il a opéré la délivrance de son peuple,
⁶⁹Et qu'Il nous a suscité une corne de salut,
dans la Maison de David, son serviteur.
⁷⁰Comme Il l'avait dit par la bouche
de ses saints prophètes d'antan :
⁷¹Pour nous sauver de nos ennemis,
et de la main de tous ceux qui nous haïssent,
⁷²Faire miséricorde à nos pères,
et se souvenir de sa sainte alliance,
⁷³Du serment qu'Il a juré
à Abraham, notre père,
Afin de nous permettre, ⁷⁴exempts de crainte,
délivrés des mains de nos ennemis,
De le servir ⁷⁵en sainteté et justice,
en sa présence, durant tous nos jours.

II

- ⁷⁶Et toi-même, petit enfant,
tu seras nommé prophète du Très-Haut ;
Car tu marcheras devant la face du Seigneur,
pour préparer ses voies,
- ⁷⁷Afin de donner la connaissance du salut à son peuple,
en la rémission de leurs péchés,
- ⁷⁸Ensuite de la miséricorde du cœur de notre Dieu,
qui l'amènera parmi nous, Astre levé d'en haut,
- ⁷⁹Pour éclairer ceux qui sont assis
dans les ténèbres et l'ombre de la mort,
Afin de mettre nos pieds dans le bon chemin,
sur la voie de la paix. »
- ⁸⁰Or l'enfant croissait et se fortifiait en esprit, et il était dans les déserts
jusqu'au jour de sa manifestation à Israël.

Zacharie exprima toute cette joie et ces aspirations dans un cantique, et c'est le *Benedictus* que les clercs récitent chaque jour à l'office de Laudes, au moment où l'aurore apparaît. L'heureux père a été mis au courant des espérances de Marie. Sa présence, à elle seule, était pour lui une lumière qui a grandi avec la naissance de Jean, avec les confidences ravies d'Élisabeth. Aussi, entrant dans l'esprit qui sera celui de son fils, dans l'esprit d'Élisabeth inclinant son bonheur devant la dignité plus haute de Marie, il ne pense d'abord qu'à ce salut déjà commencé dans la maison de David, selon la promesse faite aux anciens prophètes, selon l'alliance et le serment juré à Abraham. Comme tous les enfants d'Israël, il escompte leur délivrance des ennemis qui les haïssent, mais pour lui ce repos ne sera que la condition la meilleure pour servir Dieu dans la justice et la sainteté.

C'est seulement après avoir ainsi béni Dieu de la venue du Fils de Marie en s'unissant à ses pensées, que Zacharie s'adresse enfin à ce petit enfant qui lui a été donné et qui sera le Prophète du Très-Haut, bien plus, qui préparera ses voies. Les voies de Dieu ce sont les voies du Messie, Jean devant précéder celui qui à la fois sera l'envoyé de Dieu, et agira comme Dieu lui-même. Désormais l'espérance de la délivrance politique s'efface dans une lumière nouvelle, comme si les vrais ennemis n'étaient autres que les offenses à Dieu. Ce sera le ministère de Jean d'annoncer le salut par la rémission des péchés, en suite de la miséricorde du Cœur de Dieu, qui fera apparaître parmi les hommes un astre levé dans les hauteurs. Les hommes, même au pays d'Israël, sont assis dans des ténèbres épaisses, attendant la lumière du jour pour se mettre en marche. Le Messie leur indiquera le bon chemin, celui de la paix, où ils trouveront le salut.

Ainsi le cantique se termine comme il avait commencé : le Fils de David apparaît sous les traits d'un être divin, dont Jean ne sera que le précurseur.

En attendant qu'il fût manifesté à Israël, l'enfant croissait, et la force de l'Esprit s'emparait de lui de plus en plus. Elle le poussa au désert pour le préparer à sa mission.

Ces quelques mots de saint Luc ne suffisent pas à ceux qui aimeraient associer des influences humaines à cette action de l'Esprit. On a imaginé que, dans son adolescence, Jean avait été initié aux doctrines et aux pratiques de ces exilés volontaires, vivant cependant en communautés sur les bords de la mer Mort, les Esséniens.

Sans rompre avec le judaïsme, ils avaient été touchés par la contagion de la pensée grecque. L'antique doctrine de Pythagore semblait revivre. Prêchant avec force la supériorité de l'âme sur le corps, de l'esprit sur la matière, les Esséniens regardaient la mort comme la délivrance de l'âme et ne se souciaient pas d'occasionner la chute des âmes dans des corps en engendrant des enfants.

Jean aurait été formé à cette discipline de l'esprit, à cet ascétisme et à des purifications incessantes³². Mais toute la vie du Baptiste, nous le verrons, proteste contre cette intrusion d'une philosophie étrangère. L'Esprit qui l'animait était celui de la Loi, quoique son rôle, celui du dernier des prophètes, ait été d'orienter les âmes vers un plus grand que lui.

Joseph assume la paternité légale de Jésus (7)

Mt 1. ¹⁸Or, la génération de Jésus-Christ était telle ;

Sa Mère Marie ayant été fiancée à Joseph, avant qu'ils eussent habité ensemble, elle se trouva enceinte par la vertu de l'Esprit Saint. ¹⁹Joseph, son mari, étant juste et ne voulant pas l'exposer au décri public, forma le dessein de la répudier secrètement. ²⁰Comme il était dans cette pensée, voici qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe, disant : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ta femme, car ce qui est conçu en elle est l'ouvrage de l'Esprit Saint. ²¹Elle enfantera un fils. Et tu lui donneras le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de leurs péchés. »

²²Or, tout cela arriva pour que fût accompli ce que le Seigneur avait prononcé par le prophète qui avait dit :

²³Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel, ce qui veut dire « Dieu avec nous ».

²⁴Réveillé de son sommeil, Joseph fit ce que l'ange du Seigneur lui avait commandé. Et il prit avec lui sa femme ; ^{25a} et il ne la connaissait pas jusqu'au jour où elle enfanta un fils (^{25b}, § 9).

Marie était revenue à Nazareth. Quand elle arriva dans la grande plaine d'Esdrelon et aperçut le petit village sur le haut de la montagne, nul doute que sa pensée ne se soit portée vers Joseph son fiancé. Il ne semble pas qu'elle lui ait fait confidence de son état. Elle comptait sur sa réserve, même sur sa confiance ; elle comptait surtout sur Dieu qui saurait conduire toutes choses. Rompre avec Joseph eût été s'exposer à des bruits infamants, et d'ailleurs elle n'en avait pas le droit, selon la coutume israélite. Pour nous le mariage est un sacrement qui noue à un moment donné des liens indissolubles. Jusqu'à ce moment le mari n'a aucun droit, les fiançailles peuvent être rompues des deux parts.

Chez les Juifs la jeune fille accordée par son père à un homme était désormais sous sa loi. Il ne dépendait plus que de lui de donner au mariage tout son caractère en l'amenant sous son toit. Même il pouvait en prendre possession chez son beau-père, pourvu que ce fût d'une façon officielle. Dans l'intervalle la fiancée coupable avec un autre eût commis un véritable adultère. La Loi permettait au fiancé de la dénoncer, et la peine normale était la mort³³. Il n'y était pas strictement obligé, mais son silence pouvait passer pour une connivence honteuse.

Or le jour vint où Joseph s'aperçut que son accordée était enceinte. Qu'un premier mouvement de surprise et d'indignation se soit élevé dans son cœur, c'eût été bien naturel, mais il ne s'y arrêta pas. Il résolut même de ne pas la livrer au décri public en la dénonçant, et, d'après le texte qui nous fait connaître cette histoire, non pas par indulgence, mais « parce qu'il était juste ». Le juste ne condamne pas sans avoir une preuve décisive de culpabilité. Joseph ne l'avait pas. On dira que toutes les apparences étaient contre Marie. Sans doute. Mais Joseph devait tenir compte aussi de sa vertu, de sa sérénité, de l'évidente innocence d'une si pure créature, de son propre amour qui ne pouvait s'être trompé. Combien de fois n'a-t-on pas eu recours à l'inconnu, à l'invraisemblable, pour résister à l'opinion publique ameutée, en faveur d'une personne aimée d'un amour sûr de lui ! Si Joseph n'avait pas cru à la possibilité d'un fait miraculeux, il est peu probable qu'il ait été docile à l'avertissement d'un songe.

³² Nous reviendrons sur ce point à propos du baptême de Jean (cf. chap. II, *Entrée de saint Jean-Baptiste*).

³³ *Dt 22, 23 s.*

Dans cette anxiété le parti le plus prudent lui parut être de rendre à Marie sa liberté, avec une telle discrétion que personne ne pût la soupçonner d'une faute³⁴.

Avant qu'il fût tout à fait décidé, un ange du Seigneur lui apparut en songe. Il l'interpella comme Fils de David, insinuant déjà par là qu'il s'agissait du Messie dont il devait paraître le père, afin de lui transmettre, par le fait du mariage, les droits de la maison de David. L'ange ajoutait : « Ne crains pas de prendre chez toi Marie ta femme », c'est-à-dire de donner à tes fiançailles la sanction légale définitive : « car ce qui est conçu en elle est un ouvrage de l'Esprit Saint ».

C'est ainsi que saint Matthieu, le premier évangéliste, disait d'un mot ce que nous avons vu exposé plus longuement par saint Luc³⁵. Lui aussi exprime à sa façon la bonne nouvelle, apportée non plus à Marie, mais à Joseph, dépositaire des promesses légales : Marie ta femme « enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jésus » – autre coïncidence sur ce nom du Sauveur – « car il sauvera son peuple de leurs péchés ». Comme Luc, Matthieu a conscience de l'élévation de ces âmes choisies. Tandis que les Apôtres seront si longtemps sans comprendre le vrai rôle du Messie, Joseph est averti comme Zacharie qu'il sera le Libérateur du péché. Puis, selon sa coutume, dont nous avons ici le premier exemple, l'évangéliste fait allusion à la prophétie de l'Emmanuel dans Isaïe, la plus claire sur l'Enfant-Dieu : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. »

Prophétie claire, disons-nous quoique encore voilée, car ce voile est seulement l'ambiance des temps assyriens sous le roi Achaz. Or la prophétie domine les temps comme un avion des paysages : tout apparaît sur le même plan. Quand une fois l'événement a fait la lumière, les circonstances du passé s'enlèvent comme un brouillard aux rayons du soleil, et l'esprit est frappé de cette coïncidence des termes avec un fait si grandiose que personne n'aurait osé le concevoir. Les paroles d'Isaïe qui suivent, consacrées à l'Emmanuel, apportent dans les âmes une conviction très douce durant la nuit de Noël :

Car un enfant nous est né,
un Fils nous a été donné ;
Il a sur son épaule la souveraineté ;
et on lui donnera pour nom :
Merveilleux-Conseiller,
Dieu-fort,
Père à jamais,
Prince de la paix ;
Pour agrandir la souveraineté,
et pour la paix sans fin,
Sur le trône de David
et dans son royaume ;
Pour l'affermir et le consolider,
Dans le droit et dans la justice,
Dès maintenant à jamais.
Le zèle de Iahvé des armées fera cela³⁶

³⁴ Ce n'est point là une explication pieuse, née du culte grandissant de Marie, c'est celle de saint Jérôme, celui des Pères anciens qui a le mieux connu l'Écriture : « Comment Joseph peut-il être appelé juste, alors qu'il cache le crime de sa femme ? Mais cela témoigne en faveur de Marie, que Joseph connaissant sa chasteté et étonné de ce qui était arrivé, cache par son silence un mystère dont il n'avait pas connaissance. » Les critiques qui ont cherché de tous côtés des histoires de générations virginales (parthénogénèses) devraient être les derniers à refuser d'admettre cette supposition dans l'esprit de Joseph.

³⁵ Et cependant Luc n'a certainement pas amplifié le thème de Matthieu, car raconte d'un tout autre point de vue l'évangile de l'enfance.

³⁶ *Is* 9,6 s. Trad. Condamin.

Cependant le nom de Jésus ne se trouve pas dans cette énumération. Le Nouveau Testament n'est pas une imitation qui dépende de l'Ancien. C'est lui qui est la réalité, dont l'autre n'est que la figure.

Réveillé de son sommeil, digne par sa confiance des confidences de Marie, Joseph prit sa femme chez lui, et, quand elle eut un fils, il lui donna son nom de Jésus.

C'est donc lui qui introduisit Jésus dans le monde comme descendant de David.

La généalogie de Jésus (20)

Lc 3. ²³Et Jésus en commençant [son ministère], avait environ 30 ans, étant fils, comme on le pensait, de Joseph, fils d'Héli, ²⁴fils de Matthat, fils de Lévi), fils de Malchi, fils de Iannaï, fils de Joseph, ²⁵fils de Mattathias, fils d'Amos, fils de Naoum, fils d'Esli, fils de Naggai, ²⁶fils de Maath, fils de Mattathias, fils de Séméïn, fils de Iosech, fils de Ioda, ²⁷fils de Ioanan, fils de Résa, fils de Zorobabel, fils de Salathiel, fils de Néri, ²⁸fils de Malchi, fils d'Addi, fils de Kosam, fils d'Elmadam, fils d'Er, ²⁹fils de Jésus, fils d'Éliézer, fils de Iorim, fils de Matthat, fils de Lévi, ³⁰fils de Siméon, fils de Juda, fils de Joseph, fils de Ionam, fils d'Éliacim, ³¹fils de Maléa, fils de Menna, fils de Mattatha, fils de Nathan, fils de David, ³²fils de Jessé, fils de Iobed, fils de Boos, fils de Sala, fils de Naasson, ³³(fils d'Aminadab), fils d'Admin, fils d'Armi, fils de Hesron, fils de Pharès, fils de Juda, fils de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham, fils de Thara, fils de Nachor, ³⁵fils de Sérouch, fils de Ragaü, fils de Phalec, fils d'Eber, fils de Sala, ³⁶fils de Caïnan, fils d'Arphaxad, fils de Sem, fils de Noé, fils de Lamech, ³⁷fils de Mathousala, fils de Hénoch, fils de Iaret, fils de Maléléel, fils de Caïnan, ³⁸fils d'Énos, fils de Seth, fils d'Adam, fils de Dieu.

Mt 1. ¹Livret d'origine de Jésus, Christ, fils de David [et] fils d'Abraham :

²Abraham engendra Isaac. Isaac engendra Jacob. Jacob engendra Juda et ses frères. ³Juda engendra Pharès et Zara, de Tamar. Pharès engendra Esrom. Esrom engendra Aram. ⁴Aram engendra Aminadab. Aminadab engendra Naasson. Naasson engendra Salmon. ⁵Salmon engendra Booz, de Rahab. Booz engendra Iobed, de Ruth. Iobed engendra Jessé. ⁶Jessé engendra le roi David.

David engendra Salomon, de la femme d'Urie. ⁷Salomon engendra Roboam. Roboam engendra Abia. Abia engendra Asa. ⁸Asa engendra Josaphat. Josaphat engendra Joram. Joram engendra Ozias. ⁹Ozias engendra Joatham. Joatham engendra Achaz. Achaz engendra Ézéchiass. ¹⁰Ézéchiass engendra Manassé. Manassé engendra Amon. Amon engendra Josias. ¹¹Josias engendra Jéchonias et ses frères, lors de la déportation à Babylone.

²Après la déportation à Babylone, Jéchonias engendra Salathiel, Salathiel engendra Zorobabel. ¹³Zorobabel engendra Abioud. Abioud engendra Éliacim. Éliacim engendra Azor. ¹⁴Azor engendra Sadoc. Sadoc engendra Achim. Achim engendra Élioud. ¹⁵Élioud engendra Éléazar. Éléazar engendra Matthan. Matthan engendra Jacob. ¹⁶Jacob engendra Joseph, le mari de Marie, de laquelle naquit Jésus qu'on appelle « Christ ».

¹⁷Donc, total des générations : depuis Abraham jusqu'à David :

14 générations ;

et depuis David jusqu'à la déportation à Babylone :

14 générations ;

et depuis la déportation à Babylone jusqu'au Christ :

14 générations.

Joseph en effet descendait de David. Saint Luc et saint Matthieu sont d'accord sur ce point, qui ne semble pas avoir été contesté du vivant du Sauveur. On ne pouvait le saluer Messie sans le croire fils de David. Il l'était par Joseph, que tout le monde regardait comme son père.

Saint Matthieu a fourni dès le début de son évangile son livret de généalogie. Jésus étant l'objet de la promesse faite à Abraham, il convenait de remonter à ce père des autres patriarches, Isaac et Jacob. En suivant les filiations contenues dans l'Écriture Sainte, on arrivait aisément à David en quatorze générations. De David à Jéchonias, au temps de la captivité de Babylone, Matthieu trouvait encore quatorze générations d'après la série des rois, sauf à en omettre trois, Ochozias, Joas et Amazias, parfaitement connus, ce qui prouve bien qu'il n'entendait pas tracer une liste complète. Et il y a encore quatorze générations de Salathiel à Joseph, chiffre dont l'exactitude ne peut être contrôlée, et qui n'offre pas plus de garanties. Quatorze a peut-être été choisi parce que les lettres hébraïques qui écrivent le nom de David font, prises comme nombres, un total de quatorze. Mais l'incertitude sur le nombre des générations n'entache pas la valeur de la généalogie.

Dans la primitive Église, les parents de Jésus étaient en possession du titre de fils de David, et l'empereur Domitien s'en inquiéta, d'après l'historien Hégésippe. Renseignements pris, ils ne parurent pas redoutables, et on les laissa aller³⁷. On objecte cependant que, si l'arbre généalogique de saint Matthieu avait été bien en règle et reconnu de tous, saint Luc n'en aurait pas produit un autre qui remonte à David par Nathan au lieu de Salomon. Quelques commentateurs ont expliqué que saint Luc a tracé la filiation non plus de Joseph, mais de Marie. C'est un fait cependant que le troisième évangéliste aboutit aussi à Joseph, avec la claire notion d'une filiation putative ou adoptive. La tradition des Pères n'est pas moins formelle que le texte.

C'était donc tout ce qui importait ici, et chacune des deux généalogies peut très bien, sans cesser d'être vraie, procéder par des adoptions remplaçant la ligne directe par une ligne collatérale. En pareil cas, c'est le droit qui règle tout, et il se transmet par des frères, aussi bien que par des fils. Une généalogie sémitique considérerait Henri IV roi de France comme fils de Henri III qui a reconnu son droit : l'essentiel est que tous deux descendent de saint Louis. Un phénomène semblable a pu amener à rattacher Joseph à deux pères différents. Dès le début du III^e siècle, Jules Africain voyait là une application d'une institution légale. Le fils d'un homme qui avait épousé la veuve de son frère, avait, outre son père naturel, comme père légal le premier mari de sa mère³⁸. C'est ce que nous ne pouvons vérifier à propos de Joseph, mais, encore une fois, une solution précise n'est pas requise en pareil cas. Il eût été plus intéressant à nos yeux de connaître la lignée de Marie, qui seule a transmis à Jésus le sang de David, et nous n'avons aucun élément pour la reconstruire. Dans la pensée de saint Luc, la descendance davidique intéressait surtout les Juifs. Et comme Jésus est le Sauveur du monde et non seulement le Messie des Juifs, il a voulu remonter plus haut que David, jusqu'au père du genre humain, Adam, qui fut de Dieu, non point comme fils, mais comme sa créature. De cette façon Jésus est dans l'humanité un nouveau point de départ : la rédemption est une date qui répond à celle de la création.

³⁷ EUSEBE, *Histoire ecclésiastique*, III, 20, 1-6.

³⁸ Voir chap. V, La dernière prédication à Jérusalem. *La Résurrection* : On suppose sept frères...

La naissance de Jésus à Bethléem (8)

Lc 2. ¹Or il arriva, en ces jours-là, qu'il sortit un édit de César Auguste [ordonnant] que l'univers entier fût recensé. ²Ce recensement fut antérieur à [celui qui eut lieu] Quirinius étant gouverneur de Syrie.

³Et tous partaient pour s'inscrire, chacun dans sa propre cité. ⁴Joseph monta donc aussi de la Galilée, de la ville de Nazareth, vers la Judée, vers la ville de David qui se nomme Bethléem, – parce qu'il était de la maison et de la famille de David, – ⁵pour s'inscrire avec Marie, sa fiancée, qui était enceinte.

⁶Or, pendant qu'ils étaient là, le temps où elle devait enfanter arriva. ⁷ Et elle enfanta son fils premier-né. Et elle l'enveloppa de langes. Et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

⁸Et il y avait dans cette même contrée des bergers qui demeuraient aux champs et veillaient durant la nuit sur leur troupeau. ⁹Et un ange du Seigneur parut près d'eux et la Gloire du Seigneur les enveloppa de lumière. Et ils furent saisis d'une grande crainte. ¹⁰L'ange leur dit : « Ne craignez pas ; car voici que je vous annonce une grande joie, destinée à tout le Peuple ; ¹¹car il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la ville de David. ¹²Et voici ce qui vous servira de signe : vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

¹³Et aussitôt il y eut avec l'ange une troupe nombreuse de l'armée céleste, louant Dieu et disant : ¹⁴« Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre parmi les hommes de bonne volonté. »

¹⁵Et lorsque les anges les eurent quittés allant au ciel, les bergers se disaient les uns aux autres : « Allons donc jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé [et] que le Seigneur nous a fait connaître. » ¹⁶Et ils vinrent en hâte. Et ils trouvèrent Marie, et Joseph, et le petit enfant couché dans la crèche.

¹⁷Ce qu'ayant vu, ils firent connaître ce qui leur avait été dit de cet enfant. ¹⁸Et tous ceux qui les entendirent s'étonnèrent de ce qui leur avait été dit par les bergers ; ¹⁹mais Marie retenait toutes ces paroles, les méditant dans son cœur (Cf. v. 51, § 14).

²⁰Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, comme il leur avait été dit (Cf. Mt 2,1, § 11).

Marie et Joseph, désormais inséparables, furent amenés à prendre le chemin de Bethléem. C'est là que Jésus devait naître d'après les prophéties³⁹. À vrai dire elles affirment une seule chose : que le Messie devait sortir de Bethléem, qui était la ville d'origine de David. Étant fils de David, on pouvait le dire issu de Bethléem. Cependant on entendait une prophétie de Michée dans un sens plus étroit, et la naissance de Jésus à Bethléem lui donnait un accomplissement plus sensible.

Donc, objecte une critique qui s'attribue un flair supérieur, c'est pour réaliser une prophétie qu'on a imaginé la Nativité à Bethléem. Renan a écrit sans sourciller, comme si tout le monde était d'accord : « Jésus naquit à Nazareth⁴⁰. » Tout ce qu'a écrit saint Luc sur le recensement qui amena Joseph et Marie à Bethléem serait fiction pure.

Or on reconnaît aujourd'hui que ce récit aurait dû apprendre aux érudits certaines précisions qui se dégagent peu à peu des textes nouvellement découverts.

L'affirmation de Luc est que l'empereur Auguste ordonna le recensement de tout l'empire romain, qu'on nommait communément la terre habitée. Cette opération cadastrale fut appliquée même à la Palestine au temps d'Hérode. Elle eut pour résultat d'amener à Bethléem Joseph et Marie. Elle fut dans un certain rapport avec Quirinius qui fut légat de Syrie.

Ce dernier point n'est pas encore complètement élucidé. Nous avons proposé de traduire : « Ce recensement fut antérieur à celui qui eut lieu, Quirinius étant gouverneur de

³⁹ Voir plus bas, à propos des Mages : « Mais toi ; Bethléem d'Ephrata... »

⁴⁰ [Ernest RENAN, *Vie de Jésus*, Paris, Michel Lévy Frères, 1863], p. 20, et il a osé appeler en témoignage les évangélistes sans tenir compte des textes les plus clairs.

Syrie. » De cette manière il n'y a aucune difficulté. Il est certain que ce grand personnage fit opérer le recensement de la Judée au moment où elle fut incorporée à la province romaine de Syrie, en l'an 6-7 après J.-C., tout en conservant un magistrat propre, nommé procureur. Ce recensement qui consacrait la domination de maîtres adorateurs des faux dieux fut l'occasion d'une terrible insurrection religieuse. Il demeura célèbre, et pour éviter toute confusion, Luc aurait distingué un recensement général de ce recensement spécial d'incorporation à l'empire.

D'autres préfèrent admettre que Quirinius, qui fut en effet deux fois gouverneur de Syrie, a présidé à ce premier recensement dans sa première légation ; mais il est difficile d'en fixer la date et encore plus de la faire concorder avec celle que suppose saint Luc.

De toute manière on reconnaîtra qu'une difficulté de chronologie, ou plutôt une incertitude sur un point particulier n'autoriserait pas un historien à mettre en doute un fait d'ailleurs plausible.

Or il est certain qu'Auguste a pris soin de faire recenser son empire, et s'il a conçu le dessein d'y comprendre le royaume d'Hérode, dont l'annexion était prochaine, ce n'est pas par égard pour le tyran vieilli et déconsidéré qu'il s'en serait abstenu.

Quant à la manière dont les Romains procédaient à cette description des personnes et des biens, même dans les provinces, nous sommes merveilleusement renseignés par un papyrus récemment découvert. Elle se faisait par maison, c'est-à-dire par clan, de sorte que chacun était obligé de revenir se faire inscrire à son lieu d'origine.

Gaius Vibius Maximus, préfet d'Égypte, ordonnait qu'en vue du recensement par maison qui allait avoir lieu, tous ceux qui s'étaient éloignés pour un motif quelconque retournassent dans leurs foyers pour remplir la formalité accoutumée du recensement⁴¹. S'il en était ainsi en 103 après J.-C., ce fut à plus forte raison le cas quand les coutumes anciennes n'avaient pas été nivelées par les usages du droit romain.

En Égypte on exigeait des prêtres seulement leurs titres généalogiques en règle. Chez les Sémites les familles, même dans une humble condition, se piquaient de connaître leurs ancêtres.

Aujourd'hui encore chaque Maronite émigré, à Jérusalem ou jusqu'aux États-Unis, sait très bien à quel clan il se rattache et dans quel village il devrait retourner pour se faire inscrire si cela était requis.

Joseph devait donc, comme descendant de David, se rendre à Bethléem. Qu'il y ait amené Marie, cela se comprend assez, ne voulant pas la laisser seule. Et pourquoi n'auraient-ils pas eu la pensée de séjourner quelque temps à Bethléem, ayant été avertis que Jésus serait le restaurateur du trône de David ?

Ainsi par ce décret du maître de l'Empire, mettant en mouvement ces humbles personnes, s'accomplissait une prophétie : « Que faites-vous, princes du monde [...] mais Dieu a d'autres desseins que vous exécutez sans y penser par vos vues humaines⁴². »

En règle avec l'érudition la plus chatouilleuse, nous pouvons nous livrer en paix au charme de ce récit qui remplit les cœurs de joie, ceux des enfants et plus encore ceux des mères.

Joseph et Marie s'engagèrent donc sur la route qui de Nazareth conduisait à Jérusalem, puis à Bethléem, distance bien longue à parcourir dans la situation de Marie, car, à moins d'entrer dans la voie des apocryphes, nous devons penser qu'elle en éprouvait une certaine incommodité. Les Romains n'avaient pas encore tracé leurs routes admirables. Cependant on pouvait faire le trajet dans des chars, et plus commodément dans des litières. Mais le couple était sans doute trop pauvre pour recourir à ces moyens luxueux. À Bethléem ils ne trouvèrent pas de place dans ces grandes auberges qu'on nomme aujourd'hui des *khans*, où les gens et les bêtes s'installent comme ils peuvent les uns à côté des autres. Le bureau de recensement

⁴¹ Papyrus de Londres, III, p. 125.

⁴² Bossuet [Jacques-Bénigne, *Œuvres complètes, Élévation sur les mystères ; 1^o Élévation*].

fonctionnant alors à Bethléem attirait beaucoup de monde. Ils trouvèrent cependant l'hospitalité la plus modeste dans une de ces grottes qui servaient de demeure pour les personnes et d'écurie pour les animaux. Peut-être étaient-ils là depuis plusieurs jours, Joseph attendant son tour pour être inscrit, quand Marie enfanta son fils premier-né. Saint Luc qui emploie cette expression savait très bien qu'aucun chrétien de son temps ne s'y méprendrait. Il ne parlera jamais de frères ou de sœurs de Jésus : personne n'ignorait que ce premier-né était demeuré unique. Il préparait seulement ainsi, en écrivain prévoyant, ce qu'il aurait à dire de la présentation au Temple regardant les premiers-nés. Dans cette habitation-écurie il y avait naturellement une mangeoire en forme de petite nacelle pour contenir l'orge offerte aux bêtes de somme ; elle servit de berceau pour y déposer l'enfant que Marie elle-même enveloppa de langes. La naissance de ce fruit divin n'avait pas intéressé sa virginité plus que sa conception, d'une manière ineffable que nous devons supposer digne de Dieu et de la Mère qu'il avait choisie pour son Fils.

Le lieu traditionnel de la Crèche, assuré par une longue tradition⁴³, est un peu à l'est et en contrebas de l'ancienne bourgade, située au point le plus élevé du village actuel. En descendant encore à l'orient, on a bientôt franchi la limite des cultures. Bethléem était, bien plus que Jérusalem, la reine du désert. C'est encore là que les tribus nomades viennent acheter du blé et vendre leurs tissus et leurs fromages. Il y avait donc tout près des pasteurs qui gardaient leurs troupeaux. En hiver, et à la fin de décembre, date à laquelle s'est arrêtée la liturgie, les troupeaux des villageois étaient probablement rentrés la nuit dans les étables ; mais chez les vrais pasteurs il n'y en avait point au désert où la température est plus douce à mesure qu'on descend vers la mer Morte. Un groupe de ces nomades – car ils n'étaient pas de Bethléem – était demeuré éveillé cette nuit-là, devisant sans doute en gardant les troupeaux.

Soudain un ange se trouva près d'eux, et ils furent enveloppés de lumière. Cette lueur les effraya, leur paraissant surnaturelle.

L'ange dit : Ne craignez point ! Car il venait lui aussi annoncer la bonne nouvelle. L'évangile est donc bien tout d'abord un message du ciel à la terre. La révélation s'adresse à Israël : c'est le sujet d'une grande joie, car dans la cité de David un Sauveur vient de naître, qui est le Messie, Seigneur auquel est dû l'hommage. À eux maintenant de chercher et de se convaincre qu'ils n'ont pas été trompés par une illusion : ils trouveront un enfant dans une mangeoire, non pas abandonné dans sa nudité comme cet étrange berceau le donnerait à croire, mais enveloppé de langes.

Et comme si le ciel s'associait à cette joie, une troupe nombreuse de l'armée céleste apparut encore, louant ce Dieu d'Israël qui avait voulu être nommé Iahvé des armées d'en haut, et qui allait être reconnu pour l'unique Dieu du monde :

Gloire à Dieu dans les hauteurs,
Et paix sur la terre parmi les hommes de bonne volonté.

Ainsi Dieu recueillera la gloire, la gloire du pardon accordé aux hommes qui voudront bien, d'une volonté droite, accueillir celui qui est venu pour les sauver, et leur apporter ainsi la paix.

Tel est donc l'évangile annoncé à ces hommes simples. Ils avaient conservé dans leur désert l'ancien idéal d'Abraham, venu en nomade de Chaldée, sous la tente qui seule abritait alors le culte du vrai Dieu. Tandis que l'Israël des villes n'évitait de se contaminer au contact des Gentils que par un isolement moral où il entraînait beaucoup d'orgueil, ces pasteurs, vivant de peu, de mœurs strictement surveillées, habitués à la présence de Dieu épanouie dans les solitudes, se montrèrent dociles à la voix céleste. Ils se dirent les uns aux autres : « Allons donc jusqu'à Bethléem, et voyons ce que le Seigneur nous a fait connaître. » Ils vinrent en

⁴³ H. VINCENT et F.-M. ABEL, *Bethléem. [Le sanctuaire de la Nativité, Paris, 1914].*

hâte, virent le signe donné par Dieu, répandirent à leur tour la bonne nouvelle, et retournèrent vers leurs troupeaux.

Mais l'écho le plus fidèle de toutes ces paroles, la pénétration la plus intime de toutes ces choses étaient dans le cœur de Marie, où convergeaient tous les desseins de Dieu.

Les observances légales (9-10)

Lc 2. ²¹Et quand furent accomplis les huit jours [après lesquels] il devait être circoncis, on lui donna son nom de Jésus, indiqué par l'ange avant qu'il eût été conçu dans le sein [de sa mère].

Mt 1. ^{25b}et il [Joseph] lui donna son nom de Jésus (Suite § 11).

Le Sauveur promis et annoncé à Israël, né dans Israël, devait se présenter comme l'héritier de la promesse faite à Abraham, sanctionnée par l'institution religieuse de la circoncision. La Loi de Moïse avait conservé ce rite. Les parents de Jésus, sa mère et son père adoptif, n'ayant reçu du ciel aucune autre instruction, ne pouvaient que se conformer à cette loi, en pieux Israélites. Jésus fut donc circoncis le huitième jour, et on lui donna le nom de Jésus, indiqué par l'ange à Marie et à Joseph⁴⁴.

Lc 2. ²²Et lorsque fut accompli le temps de leur purification, selon la Loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem pour l'offrir au Seigneur, ²³selon qu'il est écrit dans la Loi du Seigneur, que : *Tout enfant mâle sorti le premier du sein maternel sera regardé comme consacré au Seigneur,* ²⁴*et pour donner en sacrifice, selon ce qui est dit dans la loi du Seigneur, une parie de tourterelles ou deux jeunes colombes.*

²⁵Et il y avait à Jérusalem un homme nommé Siméon. Et cet homme était juste, timoré, attendant la consolation d'Israël. Et l'Esprit Saint reposait sur lui. ²⁶Et il lui avait été révélé par l'Esprit Saint qu'il ne verrait pas la mort avant qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur.

²⁷Et il vint au Temple, conduit par l'Esprit. Et au moment où les parents de l'Enfant Jésus l'amenaient pour faire ce que prescrivait la Loi à son sujet, ²⁸il le prit dans ses bras. Et il bénit Dieu et dit :

²⁹« Maintenant, tu laisses aller ton serviteur, Maître !
en paix, selon ta parole ;

³⁰Car mes yeux ont vu ton Salut,
³¹que tu tas préparé à la face de tous les peuples,

³²Lumière pour éclairer les Nations,
et Gloire de ton peuple Israël ! »

³³Et son père et sa mère étaient étonnés de ce qui avait été dit de lui.

³⁴Et Siméon les bénit et dit à Marie, sa mère : « Voici qu'il est placé pour la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël, et pour être un signe en butte à la contradiction. ³⁵Et ton âme, à toi aussi, sera transpercée d'un glaive. [Tout cela] afin que soient découvertes les pensées d'un grand nombre de cœurs. »

³⁶Et il y avait une prophétesse, Anne, fille de Phanouël, de la tribu d'Aser, – elle était très avancée en âge, ayant vécu avec son mari 7 ans depuis sa virginité, ³⁷et, [devenue] veuve, jusqu'à 84 ans, – qui ne quittait pas le Temple, servant [Dieu] nuit et jour par les jeûnes et les prières.

³⁸Et paraissant au même moment, elle rendait gloire à Dieu et parlait de [l'Enfant] à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem.

⁴⁴ *Lc* et *Mt* se complètent ainsi.

Marie, elle, eût pu se croire dispensée d'une autre loi, celle qui obligeait les jeunes mères à se présenter au Temple pour y accomplir une sorte de purification légale, en offrant un agneau d'un an pour l'holocauste, et un jeune pigeon ou une tourterelle en sacrifice pour le péché. Les pauvres étaient autorisés à n'apporter que deux pigeons ou deux tourterelles⁴⁵. De plus tous les premiers-nés, même du bétail, appartenaient au Seigneur⁴⁶. Un garçon était racheté cinq sicles. Il n'était pas prescrit clairement qu'il dût être présenté au Temple, mais une mère pieuse aurait-elle manqué cette occasion d'assurer à son fils la bénédiction du Très-Haut ? Marie et Joseph entendirent ainsi la loi du Seigneur. Si elle obligeait de lui consacrer tout enfant mâle sorti le premier du sein maternel, ne fallait-il pas lui présenter ce rejeton de David, qui devait être reconnu comme Fils de Dieu !

Cette entrée dans les parvis du Temple, dans un si petit équipage, était cependant quelque chose d'auguste. Par là, selon la prophétie de Malachie⁴⁷, le Seigneur venait une première fois dans son temple. Il convenait qu'il y fût salué par un représentant de ces hommes de l'Esprit qu'étaient les prophètes. Celui-là se nommait Siméon. Il était juste, rempli de la crainte de Dieu, toutes ses pensées allaient à la rédemption d'Israël. L'Esprit Saint reposait sur lui, dit saint Luc, manifestant ainsi que l'ancienne loi préluait en quelques justes à la diffusion de l'Esprit qui devait caractériser la Nouvelle Alliance. Il lui avait révélé qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Messie du Seigneur, et, comme il le gouvernait en toutes choses, il l'amena au Temple en même temps que les parents de Jésus.

Les plus éclairés des païens imaginaient qu'au moment de la mort, l'âme, bientôt affranchie des liens du corps, entrait plus avant dans la connaissance des choses divines. Cet espoir fut cette fois réalisé par la grâce de l'Esprit. Siméon voit plus loin que Zacharie, dont le regard s'arrêtait aux frontières d'Israël. Prenant l'enfant dans ses bras, ce véritable héritier d'Isaïe salue celui qui répandra le salut sur tous les peuples, étant la lumière des nations, sans cesser d'être la gloire d'Israël. Mais cette lumière ne percera pas toutes les ténèbres. Selon la force du terme légal, dès cette heure le premier-né de Marie est sanctifié à Dieu. C'est le terme dont Jésus se servira à la veille de sa Passion : « Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés en vérité⁴⁸. » Or la consécration au Dieu saint se fait par le sacrifice. Les premiers-nés de l'homme ne sont pas immolés, et Jésus lui-même est racheté pour cinq sicles au jour de sa Présentation, mais l'immolation l'attend dans l'avenir. Le vieillard Siméon en eut le pressentiment comme du résultat final de la contradiction qui devait conduire Jésus à la mort, une mort salutaire à tant d'autres. Et parce que l'enfant paraissait endormi dans la passiveté de son âge, c'est au cœur de sa Mère qu'il adresse le trait douloureux de sa prophétie : « Voici qu'il est placé pour la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël, et pour être en butte à la contradiction, et ton âme sera transpercée d'un glaive. » Première douleur profonde de la Mère, frappée la première en attendant d'être associée à la Passion de son Fils.

Depuis Marie, sœur de Moïse, les femmes en Israël avaient été honorées de l'esprit prophétique. Une veuve, nommée Anne, fille de Phanouël, âgée de quatre-vingt-quatre ans et qui n'avait vécu que sept ans dans le mariage, servant Dieu dans le Temple par ses jeûnes et ses prières, se joignit à Siméon pour rendre gloire à Dieu. Elle annonçait à tous ceux qui attendaient la délivrance d'Israël que le Sauveur était né.

Ainsi ces vieillards penchés sur cet enfant rendaient des oracles et semblaient la voix du Tabernacle antique. Avaient-ils bien compris comment Jésus était désormais le véritable temple où Dieu se plaisait à résider ?

⁴⁵ *Lv* 12,6-8.

⁴⁶ *Nb* 18,15.

⁴⁷ *Ml* 3,1.

⁴⁸ *Jo* XVII, 19.

L'adoration des mages. La fuite en Égypte (11)

Mt 2. ¹Or, Jésus étant né à Bethléem de Judée au temps du roi Hérode, voici que des Mages venus de [l'] Orient arrivèrent à Jérusalem, ²disant : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? car nous avons vu son astre à l'orient, et nous sommes venus nous prosterner devant lui. »

³L'ayant appris, le roi Hérode fut troublé. Et Jérusalem tout entière avec lui. ⁴Et ayant rassemblé tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, il s'informait auprès d'eux où devait naître le Christ. ⁵Ceux-ci lui dirent : « À Bethléem de Judée, car il est ainsi écrit par le ministère du prophète :

⁶« Et toi, Bethléem, terre de Juda,
tu n'es pas la plus petite parmi les princes de Juda ;
Car de toi sortira un chef,
Qui doit paître mon peuple Israël. »

⁷Alors Hérode, ayant fait appeler les Mages secrètement, apprit d'eux exactement le temps de l'apparition de l'astre. ⁸Et les ayant mis sur le chemin de Bethléem, il dit : « Allez, enquêtez-vous exactement de l'enfant. Et lorsque vous l'aurez trouvé, annoncez-le moi, afin que moi aussi j'aie me prosterner devant lui. » ⁹Sur ces paroles du roi, ils partirent.

Et voici que l'astre qu'ils avaient vu à l'orient, les précédait jusqu'à ce qu'il vint s'arrêter au-dessus de l'endroit où était l'Enfant. ¹⁰À la vue de l'astre, ils se réjouirent vivement d'une grande joie.

¹¹Et entrés dans la maison, ils virent l'Enfant avec Marie sa mère. Et tombant à genoux, ils se prosternèrent devant lui. Et, ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent des présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

¹²Et ayant été instruits en songe de ne pas revenir vers Hérode, ils se retirèrent dans leur pays par un autre chemin.

¹³Après qu'ils se furent retirés, voici qu'un ange du Seigneur apparaîtrait en songe à Joseph, disant : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère, et fuis en Égypte. Et restes-y jusqu'à ce que je te donne avis. Car Hérode va chercher l'Enfant pour le faire périr ! » ¹⁴Lui donc se leva, prit l'Enfant et sa mère pendant la nuit et se retira en Égypte.

¹⁵Il y demeurait jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accompli ce qui avait été dit par le Seigneur, par le ministère du prophète :

J'ai appelé d'Égypte mon fils.

¹⁶ Alors Hérode, voyant qu'il avait été joué par les Mages, entra dans une grande fureur. Et il envoya tuer tous les enfants qui étaient à Bethléem et dans tout son territoire, depuis l'enfant de deux ans et au-dessous, selon le temps qu'il avait appris exactement des Mages.

¹⁷ Alors fut accompli ce qui avait été dit par le prophète Jérémie :

¹⁸Une voix a été entendue dans Rama,
lamentation et maint gémissement :
Rachel pleure ses enfants
Et n'a pas voulu être consolée, car ils ne sont plus.

Après avoir raconté comment Jésus fut consacré au Seigneur, saint Luc ramène la Sainte Famille à Nazareth, d'où étaient venus Marie et Joseph. Aucun historien ne refuserait, à cause de ce raccourci, de placer d'autres faits entre la présentation au Temple et ce retour. Et c'est ce que suggère le récit de saint Matthieu. La vraie difficulté, c'est d'expliquer pourquoi Joseph, habitant lui aussi Nazareth, a reconduit Marie avec Jésus dans le bourg de Bethléem après la cérémonie au Temple. Aucun indice ne nous permet de résoudre positivement ce doute. Peut-être Joseph attendait-il une occasion favorable. Ou bien son tour de se faire inscrire n'était-il pas encore arrivé ? Peut-être aussi avait-il gagné l'amitié de ceux qui lui avaient offert un asile, ou de quelque parent éloigné avec lequel il aurait renoué des

rapports à l'occasion du recensement. En somme dans une grotte aménagée pour servir d'habitation, Marie et Joseph n'étaient pas beaucoup plus mal qu'à Nazareth. Saint Matthieu suppose donc, sans mettre son lecteur au courant⁴⁹, qu'ils étaient encore à Bethléem à l'arrivée des mages. On ne peut placer cette visite avant la scène du Temple, même en supposant un séjour en Égypte de quelques jours seulement, car, venir à Jérusalem après le massacre des saints Innocents, c'eût été s'exposer à un péril que Joseph dut éviter, comme saint Matthieu le dira expressément.

Qui étaient ces mages ? Les anciens, en Occident surtout, ont vu en eux des prêtres de la religion des Perses. C'est le sens officiel du mot. Mais on l'employait aussi pour désigner des astronomes, un peu astrologues, car en Orient, mise à part la grande école d'astronomie d'Alexandrie, on ne se préoccupait guère des étoiles, et des planètes surtout, que pour pénétrer la destinée des enfants nés sous telle ou telle influence. Ce mauvais renom des mages astrologues a peut-être incliné à voir dans les mages de l'évangile des prêtres persans. Mais la Perse n'est pas précisément l'orient de la Palestine, et des Pères originaires de la Terre Sainte, saint Justin, dès le second siècle, et saint Épiphane au quatrième, font vraiment venir les mages de l'est, c'est-à-dire des pays situés au delà de la mer Morte, qu'on comprenait dans l'Arabie. C'est bien ce qu'indique la nature de leurs présents. Ces mêmes présents ont fait croire à Tertulien qu'ils étaient des rois, parce que le Psaume 71 annonçait que les rois des Arabes et de Saba apporteraient des dons au Messie. La tradition populaire y a ajouté un splendide équipage et les a nommés Melchior, représentant les Sémites, Gaspar, pour le reste de la race blanche, Balthazar pour les nègres.

Nous devons simplement nous représenter quelques hommes graves, appliqués à l'étude du ciel, désireux d'y lire l'avenir, et spécialement préoccupés de l'avènement d'un grand roi, attendu par les Juifs de ce temps. Les Juifs étaient dès lors très nombreux en Arabie : ils y faisaient connaître leurs espérances, spécialement peut-être cette prophétie de Balaam, le prophète du pays de Moab, annonçant qu'une étoile sortirait de Jacob, qu'un sceptre s'élèverait d'Israël⁵⁰. Depuis les jours du voyant contemporain de Moïse, les vagues espérances d'une grande royauté étaient demeurées vivaces. Elles étaient même répandues dans tout le monde ancien. Le lever d'un astre et l'événement d'un roi étaient liés dans l'opinion : le premier était le pronostic du second. Or les mages avaient vu se lever à l'Orient un astre nouveau, vraisemblablement une comète. Tout le monde se tenait pour assuré que c'était le présage d'un règne glorieux⁵¹. Eux ont pensé au futur roi des Juifs, dont ceux-ci disaient des choses si merveilleuses. Pensant donc qu'il était né, ils vinrent à Jérusalem, la cité sainte du Judaïsme. Ignorants des circonstances, en particulier de la jalousie féroce d'Hérode, même à l'égard de ses enfants, ils exprimèrent sans détour leur intention de rendre hommage au nouveau-né, si seulement on leur indiquait le lieu de sa naissance. Personne sans doute ne l'ignorait dans son propre pays.

Ce fut au contraire un étonnement général, avec le trouble que cause toujours une nouvelle extraordinaire. La police d'Hérode prévint le vieux tyran qui n'avait pas sérieusement envisagé l'hypothèse d'un pareil compétiteur. Il n'avait pas coutume de consulter le Sanhédrin, l'ayant réduit à ne s'occuper que de rendre la justice, un peu comme le Parlement de Paris durant le règne de Louis XIV. Pour cette fois cependant il appela près de lui ceux de l'assemblée qui avaient quelque compétence en matière de prophéties, prêtres et docteurs, et les pria de lui dire, à lui d'abord, où devait naître ce Messie dont l'image surgissait inquiétante.

Les Maîtres en Israël se tirèrent à leur honneur d'un problème encore mal résolu. Chacun savait que le Messie serait fils de David. Mais beaucoup croyaient pouvoir affirmer

⁴⁹ Selon sa manière d'argumenter d'après les faits sans les faire connaître en détail.

⁵⁰ Nb 24,17.

⁵¹ JUSTIN, *Hist.*, XXXVII, 2 ; SERVIUS sur *Énéide*, X, 272.

que son origine terrestre serait mystérieuse, qu'il vivrait d'abord caché, et apparaîtrait soudain avec éclat, manifesté par le prophète Élie, revenu sur la terre pour lui donner l'investiture de Messie, c'est-à-dire d'oïnt du Seigneur, en versant sur sa tête l'huile royale⁵². Ce fils de David aurait du chef de sa race des attaches à Bethléem ; il n'était pas aussi sûr qu'il dût y naître lui-même. Cependant un texte du prophète Michée paraissait assez précis, et les docteurs n'hésitèrent pas à le citer. L'hébreu disait⁵³ : « Mais toi, Bethléem d'Ephrata, petit quant à ton rang parmi les clans de Juda, de toi me parviendra [*un prince*] qui soit souverain en Israël et ses origines [dateront] de l'âge antique, des jours du lointain passé. Il les livrera donc jusqu'au temps où celle qui doit enfanter ait enfanté. »

C'était avoir mis le doigt sur la seule prophétie sur ce sujet que contient la Bible. Saint Matthieu a résumé le texte de façon à faire entendre que désormais Bethléem ne serait pas si petite !

Hérode fut satisfait de cette réponse, car qui donc pouvait lui faire ombrage à Bethléem parmi les hommes en âge de régner ? Néanmoins il eut la curiosité de s'enquérir auprès des mages du temps précis de l'apparition de l'astre. Leur héros ne pouvait être qu'un enfant. Tout cela lui parut assez chimérique. S'il avait attaché la moindre importance à la conjecture de ces étrangers, il eût envoyé sur leurs derrières quelques cavaliers qui lui auraient rendu compte deux ou trois heures après. Il se reposa sur son sens politique exercé. Ses fils étaient là, prêts à recueillir sa succession, ceux du moins qu'il avait épargnés, Archélaüs, Antipas, Philippe. Auguste serait peut-être tenté de joindre la Palestine à l'empire, mais s'il y laissait subsister un roi, ce ne serait qu'un prince de sa maison. Prendre au sérieux cette astrologie et cette prophétie lui parut peu digne du politique consommé qu'il était. D'un air bon enfant, où perçait clairement une ironie moqueuse : « Allez, enquêtez-vous exactement de l'enfant, et, lorsque vous l'aurez trouvé, annoncez-le moi, afin que moi aussi j'aie me prosterner devant lui. » Il ne se voyait pas dans cette posture, et ceux qui le connaissaient bien purent penser que cette plaisanterie finirait dans le sang.

Les mages partirent donc. En deux heures ils étaient à Bethléem, et leur joie fut grande lorsque l'astre qu'ils avaient vu à l'orient se montra dans la direction du sud⁵⁴, et vint s'arrêter au-dessus de l'endroit où était l'enfant. La comète, si c'en était une, faisait donc l'office de guide, et saint Matthieu lui en prête les allures par des termes appropriés à son rôle providentiel. Rien ne nous empêche de sous-entendre ce que le texte ne dit pas : de même que les bergers, quoique éclairés par les anges, avaient dû interroger pour s'assurer du signe qui leur avait été donné, les mages s'informèrent sans doute pour trouver le logis où était l'enfant nouveau-né⁵⁵. Entrés dans l'humble étable qui servait de maison, les mages virent l'Enfant, avec Marie sa mère, se prosternèrent devant lui, et ouvrant leurs sacoches de voyage offrirent les présents dont ils s'étaient munis pour le petit roi : de l'or, de l'encens et de la résine parfumée qu'on nommait la myrrhe. Plus tard on y a vu des symboles : l'encens est réservé à Dieu, l'or va au roi, la myrrhe fut employée dans la sépulture du Christ. Les bons mages avaient apporté ce que les étrangers venaient de préférence chercher dans leur pays. L'instinct de leur cœur les mit à la hauteur d'un symbolisme expressif et touchant.

Dieu ne voulut point qu'ils fussent victimes de leur simplicité, et leur enjoignit en songe de retourner chez eux par un autre chemin. Il est très aisé de conjecturer que, venus par la voie normale de Jéricho, ils ont passé pour rentrer par des sentiers au sud de la mer Morte.

⁵² *Le Messianisme chez les Juifs*, p. 221 s.

⁵³ *Mi* v. 1, trad. Van Hoonacker.

⁵⁴ C'est exactement ce qui s'est passé à Jérusalem le 10 janvier 1910 quand la comète de Halley passa de l'est à l'ouest. Tout le monde put observer le phénomène de sa clarté devenue diffuse qui passa à l'occident où elle redevint lumineuse après quelques jours. Beaucoup de paysans couchèrent hors de leurs maisons, durant cette nuit surtout, craignant d'être écrasés. Cette comète passa au périhélie le 9 octobre 12 avant J.-C.

⁵⁵ On peut supposer, si l'on préfère, que l'astre l'éclaira à la manière d'un projecteur de lumière.

Le danger était encore plus pressant pour l'enfant, dont l'heure n'était venue ni de souffrir, ni de se manifester par des miracles. Un ange du Seigneur vint donc prévenir Joseph, toujours durant son sommeil. Il lui ordonnait de fuir en Égypte avec l'enfant et sa mère, car Hérode allait chercher à faire périr l'enfant.

Joseph obéit aussitôt. L'Égypte chrétienne était fière de cette visite, et plusieurs sites se disputèrent l'honneur d'avoir accueilli la Sainte Famille. Marie endormie entre les bras du Sphinx avec l'enfant dans son giron, Joseph veillant, attentif aux bruits du désert, est une image qui plaît à la piété moderne. Aucune tradition n'a droit à être écoutée. Il suffisait à Joseph de franchir le sud de la Judée et d'atteindre la frontière d'Égypte pour être en sûreté. C'en était assez pour que saint Matthieu pût voir dans cette fuite et dans ce séjour, suivi d'un retour en Terre Sainte, une ressemblance entre Jésus, Fils de Dieu, et Israël, son fils adoptif, que le Seigneur avait ramené d'Égypte, comme Moïse l'avait raconté longuement, et comme l'avait rappelé le prophète Osée : « J'ai appelé d'Égypte mon fils⁵⁶. »

Hérode pensait-il encore aux mages ? On lui rappela qu'ils ne revenaient pas ; il s'informa, apprit qu'ils avaient disparu sans tenir compte de ses ordres. Ainsi il avait été joué par ces naïfs contemplateurs de planètes ! Il entra dans une de ces fureurs qui ont rendu son nom exécration, qui faisaient dire à Auguste que mieux valait être le porc d'Hérode que son fils⁵⁷ ; car il ne mangeait pas de porc et faisait périr ses propres enfants. Son testament contenait des clauses barbares, afin que l'on fût bien obligé de pleurer à sa mort⁵⁸. Il n'est pas rare qu'une terreur superstitieuse succède à l'incrédulité. Le meurtre d'une vingtaine d'enfants comptait peu pour assurer la tranquillité de son trône contre une tentative effrontée. Ne pouvant atteindre les mages, il se vengea sur les compétiteurs désignés par eux et fit massacrer les enfants nouveau-nés à Bethléem, dans la bourgade et sur son territoire. Pour faire bonne mesure, on remonta jusqu'à deux ans en arrière.

Incident sans portée pour Hérode le Grand, qui se sentait frappé à mort et se disposait à chercher un remède à ses souffrances intolérables aux eaux chaudes de Callirrhoe, sur les bords de la mer Morte. Mais la douleur des mères ! Saint Matthieu y vit un véritable deuil national qui lui rappela les lamentations et les gémissements sur la déportation des gens d'Éphraïm. Éphraïm était issu de Rachel par Joseph, et l'on avait cru entendre la mère de la tribu, Rachel elle-même, pleurant sur ses enfants, refusant d'être consolée, car ils n'étaient plus⁵⁹ !

La comparaison s'imposait d'autant mieux que si Rachel était la mère d'Éphraïm, la tradition plaçait son tombeau près de Bethléem. Elle se sentait donc de ce chef, dans le séjour des morts avec les autres patriarches, des entrailles maternelles pour ces innocentes victimes. L'Église, à son tour, éprouve les sentiments de Rachel, et s'associe au deuil des mères. Dans la liturgie des Saints Innocents elle supprime l'*alleluia* et emploie la couleur violette. C'est un dernier mais perpétuel souvenir de la plainte de Jérémie.

⁵⁶ Os 11,1.

⁵⁷ Jeu de mots : en grec *hys* porc et *hyios* fils (dans MACROBE, *Saturn.*, II, 55, 11).

⁵⁸ JOSEPHE, *Ant.*, XVIII, VI, 5.

⁵⁹ *Jr*, 31,15.

Le retour à Nazareth (12-13)

Mt 2. ¹⁹Or, Hérode étant mort, voici qu'un ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph en Égypte, ²⁰disant : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère, et va au pays d'Israël, car ils sont morts ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant. »

²¹Lui donc se leva, prit l'Enfant et sa mère, et entra dans le pays d'Israël. (Cf. *Mt 2,15* ; § 11.)

Hérode mourut, d'après les renseignements de l'historien Josèphe quelques jours avant la Pâque de l'an 4 avant J.-C., en l'an 750 de Rome. C'est par erreur que le moine Denys le Petit, au VI^e siècle, a fixé la naissance de Jésus en l'an 754 de Rome, puisqu'il est né avant la mort d'Hérode. Mais d'après la date fixée par Luc à l'inauguration de la prédication de Jean-Baptiste, le Christ ne doit pas être né plus tôt que l'an 750 de Rome, donc quelques semaines ou quelques mois avant la mort d'Hérode. Ainsi le séjour en Égypte fut de peu de durée. Car aussitôt Hérode mort, Joseph fut averti en songe par un ange de retourner dans le pays d'Israël.

Lc 2. ³⁹Et lorsqu'ils eurent accompli tout ce qui regardait la Loi du Seigneur,

ils retournèrent
en Galilée, dans leur ville de Nazareth.

Mt 2. ²²Ayant entendu dire : « Archélaüs règne sur la Judée à la place d'Hérode son père », il craignit de s'y rendre.

Ayant été instruit en songe, il se retira dans la région de la Galilée, ²³et vint habiter dans une ville nommée Nazareth afin que fût accompli ce qui avait été dit par le ministère des prophètes, qu'il serait appelé « Nazôréen ! ».

Hérode avait d'abord désigné Antipas comme son successeur ; mais, peu de jours avant sa mort, il donna la Judée et la Samarie à son autre fils Archélaüs, avec le titre de roi, la Galilée et la Pérée à Antipas, avec le titre de tétrarque. Auguste approuva ces dispositions, ne laissant à Archélaüs que le titre d'ethnarque, ou chef de la nation. Archélaüs eut d'abord une guerre civile à dompter, se comporta en tyran, si bien qu'Auguste lui enleva le pouvoir dix ans plus tard. Le souvenir du massacre ordonné par Hérode ne permettait pas de ramener un enfant à Bethléem. Joseph prit le chemin de la Galilée, où Antipas gouvernait avec plus de douceur. C'est d'ailleurs de Nazareth qu'il était venu à Bethléem. Cette raison suffisait à motiver un retour selon la manière de raconter de Luc, qui suit le fil de l'histoire. Mais Matthieu, écrivant pour des chrétiens d'origine juive, les invita à reconnaître dans ce cours normal des choses une intention providentielle. Fixé à Nazareth, Jésus devait recevoir le nom qu'on donnait aux gens de ce village. L'endroit étant obscur, ses habitants sans réputation d'esprit, et même tenus en très médiocre estime, le nom de Nazôréen⁶⁰, qu'on tenait pour synonyme d'habitant de Nazareth, serait presque une injure. Mais les prophètes n'avaient-ils pas annoncé que le serviteur de Iahvé serait méconnu et même méprisé ?

Ce dernier trait complète bien la physionomie spéciale de l'évangile de l'enfance d'après saint Matthieu, si différente de celle qu'il a dans saint Luc. Au premier abord on croit distinguer deux visages, tant il y a de divergences. On s'aperçoit ensuite d'un accord certain sur les points essentiels : la conception surnaturelle de Jésus, le mariage de Marie et de Joseph, Joseph acceptant de regarder l'enfant comme le sien, puisqu'il le fait inscrire comme

⁶⁰ Sur la distinction entre Nazôréen et Nazaréen, on peut voir *RB* (1927) p. 498 s.

descendant de David, la naissance à Bethléem, l'établissement à Nazareth. Cet accord ne peut être le résultat d'une dépendance, car le troisième évangéliste n'aurait pas affronté les apparences d'un désaccord, et, s'il avait osé, il eût dû donner ses raisons. Il est clair que chacun a suivi sa voie, selon le but qu'il poursuivait, tous deux tablant sur des faits connus.

Le seul point où l'on soit tenté de relever une contradiction véritable, c'est que saint Matthieu semble croire Joseph fixé à Bethléem et désireux d'y revenir, tandis que saint Luc donne nettement la naissance à Bethléem comme le résultat d'un voyage dans une circonstance particulière.

Le mode de Luc est celui de tout historien soigneux d'expliquer les faits d'une façon plausible. Les découvertes de la science lui ont donné raison de plus en plus. Saint Matthieu est beaucoup moins soucieux des faits humains qui sont la trame de l'existence. Il plane dans la sphère du droit. C'est un fait que Jésus est né à Bethléem ; et en effet, c'était là que devait naître le Messie. Il a été élevé à Nazareth, c'est un fait ; et on dirait qu'il en fut ainsi parce que cela aussi était voulu par l'Écriture. Cela lui donne aux yeux des critiques l'apparence d'un écrivain qui volontiers inventerait un fait pour justifier une prophétie. Mais dans ces deux cas où nous pouvons vérifier, on voit au contraire que sa théorie est greffée sur un fait. Encore est-il que les rapprochements ne supposent pas une coïncidence absolue entre la prophétie et l'événement ; si l'événement était issu de la prophétie, l'auteur peu scrupuleux se serait arrangé pour que son argument fût beaucoup plus concluant. On ne saurait dire à la fois que Matthieu fait flèche de tout bois pour reconnaître une prophétie accomplie, et qu'il a lui-même fourni le bois.

Jésus dans la maison de son Père (14)

Lc 2. ⁴⁰Cependant l'Enfant grandissait et se fortifiait, se remplissant de sagesse. Et la grâce de Dieu était sur lui.

⁴¹Et ses parents allaient chaque année à Jérusalem pour la fête de la Pâque.

⁴²Et lorsqu'il eut douze ans, comme ils étaient montés selon le rite de la fête, ⁴³et après qu'ils eurent terminé le temps voulu, pendant qu'ils retournaient, l'Enfant Jésus resta à Jérusalem. Et ses parents ne s'en aperçurent pas.

⁴⁴Ayant donc supposé qu'il était dans la caravane, ils firent une journée de chemin. Et ils le cherchaient parmi leurs parents et connaissances. ⁴⁵Et ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem en le cherchant.

⁴⁶Et il arriva qu'après trois jours ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des maîtres, et les écoutant, et les interrogeant ; ⁴⁷or, tous ceux qui l'écoutaient étaient stupéfaits de son intelligence et de ses réponses. ⁴⁸À cette vue, ils furent saisis d'étonnement. Et sa mère lui dit : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois, ton père et moi, fort en peine, nous te cherchons. » ⁴⁹Et il leur dit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être auprès de mon Père ? » ⁵⁰Et ils ne comprirent pas la parole qu'il leur avait dite.

⁵¹Et il redescendit avec eux et vint à Nazareth.

Et il leur était soumis.

Et sa mère observait toutes ces choses dans son cœur. (Cf. v. 19, § 18).

⁵²Et Jésus grandissait en sagesse, et en taille, et en grâce auprès de Dieu et des hommes.

Jésus était donc rentré à Nazareth avec Marie, sous la conduite prudente de Joseph. Jusqu'ici saint Luc n'a jamais perdu de vue cette double réalité : Jésus est le vrai Fils de Dieu, donc Dieu comme son Père, mais il est un enfant des hommes, qui se conduit en tout comme un enfant. Artiste délicat, il enseigne ici par un épisode comment cette loi de la première enfance fut aussi celle de l'adolescence de Jésus. À Nazareth l'enfant se développait. À sa croissance physique correspondait un développement des connaissances, avec une plénitude

qui n'appartenait qu'à lui, et Dieu le voyait toujours avec une plus grande complaisance⁶¹. C'est la part de l'humanité. L'intelligence de cette humanité, d'après la seule doctrine sûre de la théologie, avait été admise dès son premier instant à la vision claire de Dieu, telle qu'elle est promise aux élus, et à son plus haut degré. Mais de même que l'humanité exerçait librement tous ses actes, unie comme l'était à une personne divine, cette même intelligence n'était point empêchée par le don de la vision de la faculté d'acquérir des connaissances, comme font tous ceux qui grandissent et deviennent des hommes. Saint Luc a tenu à le dire très clairement, et tout l'évangile serait inintelligible sans cela, ou une sorte d'illusion perpétuelle.

Il a voulu aussi donner à entendre comment Jésus, à l'âge de douze ans, avait une claire conscience de son origine divine, conscience que les évangélistes n'ont pas attribuée à une révélation ni à un progrès et qu'il faut donc rattacher à cette vision immédiate originaire, qui seule était de nature à faire pénétrer son intelligence dans la distinction du Père, du Fils et du Saint-Esprit au sein de l'ineffable Trinité.

À Nazareth on était assez rapproché de Jérusalem⁶² pour se rendre aux grands pèlerinages, surtout à celui de la fête de Pâque. Ni les femmes ni les enfants n'y étaient astreints. Peut-être Jésus n'y fut-il conduit qu'à sa douzième année, par Marie et par Joseph. La sainte octave terminée, le groupe galiléen reprit le chemin du nord. Un enfant de douze ans sait déjà se conduire, surtout en Orient. Les parents de Jésus ne s'étonnèrent pas qu'ils les ait quittés dès le départ pour se joindre à des parents ou à d'autres enfants de son âge. Il y avait ordinairement quatre étapes ; la première était la plus courte, d'environ trois heures, et il suffisait pour la parcourir de partir après midi.

Le soir venu⁶³, l'enfant ne se trouva nulle part dans la caravane parmi les parents et les connaissances.

Inquiets, comme des mères peuvent le penser, Joseph et Marie retournèrent à Jérusalem pour chercher leur enfant. Cette journée se passa sans révéler aucun indice. Ce fut seulement le troisième jour qu'ils l'aperçurent dans le Temple. Un groupe de docteurs s'était formé. Ils discutaient, comme toujours, et leurs disciples s'empressaient, recueillant avidement les perles de la sagesse sacrée. Les enfants étaient admis à écouter, et parmi eux Jésus, posant même à l'occasion quelques questions aux Maîtres. Ceux-ci, comme ils faisaient d'ordinaire – et comme on le fait encore – interrogeaient eux-mêmes l'enfant sur les raisons qu'il avait de s'enquérir, ne fût-ce que pour savoir s'il méritait une réponse. Or les réponses de Jésus manifestaient une vive intelligence : tous en étaient dans l'étonnement.

La scène est aussi naturelle que charmante, beaucoup plus plausible que ce que l'historien Josèphe raconte de lui-même : « Lorsque, étant presque enfant, j'avais environ quatorze ans, tout le monde louait mon application aux lettres ; les chefs des prêtres et les principaux de la ville se réunissaient toujours pour s'informer auprès de moi avec plus d'exactitude sur les points de la Loi⁶⁴. » Cela n'est que grotesque.

Luc n'en dit pas tant du Fils de Dieu.

Néanmoins l'approbation des Docteurs avait de quoi flatter l'amour-propre des parents. Une mère eût pu s'y complaire. Marie est toute à sa douleur et à sa surprise. Devant cet aréopage elle revendique ses droits. « Mon enfant, pourquoi nous avez-vous fait cela ? Voyez, votre père et moi, fort en peine, nous vous cherchons. » – L'enfant, dont on admirait les réponses, dit alors, ce que les scribes ne pouvaient comprendre : « Pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être auprès de mon Père », c'est-à-dire dans sa maison ? L'évangéliste ajoute que les parents eux-mêmes ne comprirent pas cette parole.

⁶¹ Lc 2, 40 et 52.

⁶² Par la route actuelle 141 kilomètres.

⁶³ Peut-être au village nommé *el-Bireh*, au nord de l'ancienne Maspha, ou à Maspha même.

⁶⁴ Vie, 2.

Il l'entendait donc dans un sens très profond. Un jeune israélite très pieux eût pu nommer le Temple la maison du Dieu d'Israël notre Père. Tout le monde aurait compris. Mais dans la pensée de Luc, Jésus parlait déjà de son Père à un titre particulier, il s'exprimait comme un Fils unique. C'était préluder à l'évangile. Et Marie, qui, elle, connaissait bien son origine, pouvait se demander pourquoi il avait fait à son cœur cette blessure...

Ce ne fut qu'une lumière fugitive pour les Docteurs, bienveillants pour un enfant précoce, si durs ensuite pour un jeune Maître qui se faisait, pensaient-ils, leur rival. Une lueur de tristesse pour Joseph et pour Marie, bientôt absorbée dans la joie du recouvrement. Car Jésus rentra avec eux à Nazareth, « et il leur était soumis ». Il leur appartenait encore pour plusieurs années, accomplissant auprès d'eux la part la plus douce de son œuvre et la plus haute, la sanctification de Marie et de Joseph. Pourtant lui aussi a reçu beaucoup d'eux : mystère que nous sommes impuissants à pénétrer.

Jésus à Nazareth

Environ trente ans après leur naissance, Jean, fils de Zacharie, et Jésus, fils de Marie, se trouveront en présence l'un de l'autre. Comment leur esprit s'est-il développé, quelles furent leurs premières impressions, quelles influences s'exercèrent sur leur âme, les évangélistes ne l'ont pas dit, et cette lacune est peut-être celle qui rend plus difficile la tâche d'écrire une vie de Jésus. Comprendrait-on le génie de Racine si l'on ignorait son séjour à Port-Royal, la mélancolie de Chateaubriand sans les *Mémoires d'Outre-tombe*, le granit chatoyant de Renan sans les *Souvenirs de jeunesse* ?

Il est vrai que dans la vie de Jésus ces éléments de formation intellectuelle et morale ne paraissent pas indispensables, puisque la Lumière et la Vie qu'il avait en lui suffisaient à tout. Cependant il a voulu être homme comme nous, ses contemporains ignoraient ses origines divines, et lorsqu'il a agi parmi eux avec ses dispositions acquises, nous voudrions savoir quelles indications ils pouvaient tirer de l'éducation qu'il avait reçue.

En dehors des évangiles, toute recherche serait déçue, toute conjecture serait vaine. Profitons du moins d'une double information de saint Luc. Nous avons vu Jean élevé dans le désert, par où nous devons entendre qu'il s'est formé presque seul sous le regard de Dieu. Plus tard il apparut en ascète, en prophète, dans l'esprit et le costume d'Élie.

Jésus n'a pas été élevé dans la solitude, étant toujours demeuré dans sa famille et dans sa bourgade. Détail très précieux : quand il va à Jérusalem, il s'attarde à l'école des docteurs. Il aimait à les entendre, profitant pour cela d'une occasion fugitive, mais qui lui permettait d'aborder les maîtres les plus célèbres. Il avait donc l'habitude de fréquenter les écoles de Nazareth ; il était fort instruit dans l'explication de la Loi et des Prophètes. On le voit assez dans sa carrière et ce n'est pas une boutade de la mauvaise humeur de ses adversaires⁶⁵ qui pourrait nous le faire méconnaître. Elle signifie seulement que Jésus entendait autrement qu'eux ce qu'il avait appris aussi bien qu'eux, de cette science acquise dont nous parlions tout à l'heure. Dans toute son attitude, dans sa vie semblable à celle de tout le monde, c'est-à-dire des hommes de sa condition, sauf l'évidence de sa sainteté, il a aussi bien l'aspect d'un Maître ès Écritures que d'un prophète dans le style d'Élie.

Il parlait la langue courante, qui était l'araméen, mais il pouvait aussi à l'occasion s'exprimer en grec et en hébreu.

Il est vrai qu'il exerçait un métier manuel. Il était charpentier, dans le sens le plus large du mot, et quelquefois peut-être employé à des constructions ; mais ce fut le fait de quelques-

⁶⁵ Jo VII, 15.

uns des rabbins les plus célèbres. Ils se faisaient honneur de gagner leur vie pour n'être pas obligés de se faire payer leurs leçons de science divine.

À Nazareth il était entouré de cultivateurs et de vignerons, plus tard il sera mêlé à la pêche sur le lac, mais il laissera la direction à Pierre et aux autres disciples, plus accoutumés que lui à ce genre de travail. À tous il empruntera des usages et des images pour ses paraboles, mais il les dira mieux que personne.

S'il était permis de pousser jusque-là l'analyse de son développement humain, on dirait qu'il y eut en lui, comme en d'autres, quelque chose de l'influence de sa Mère. Sa grâce, sa finesse exquise, sa douceur indulgente n'appartiennent qu'à lui. Mais c'est bien là que se distinguent ceux qui ont senti souvent leur cœur comme détremé par la tendresse maternelle, leur esprit affiné par les causeries avec la femme vénérée et tendrement aimée qui se plaisait à les initier aux nuances les plus délicates de la vie.

Et si Joseph a appris à son fils adoptif l'art de raboter des planches, ne s'est-il pas offert à lui comme le modèle de l'ouvrier consciencieux, du plus pieux Israélite ?

Nous n'entendrons plus parler de Joseph dans l'Évangile. Il ne devait pas avoir de part à la prédication, étant le grand silencieux, contemplateur du mystère. Il était mort quand commença à annoncer le règne de Dieu celui que les gens de Nazareth nommaient : « Le fils de Marie ».

Fin du Chapitre Premier (*à suivre*)